

# *CORPUS*

## *DES PERSONNAGES*

### *DE*

# *CRARI OR NOT CRARI*

---

**Corpus conçu par Marion Suzanne & Émilie Anna Maillet**

## **SOMMAIRE**

VICTOR	p.2
GABRIEL	p.8
ALMA	p.13
SAFIA	p.18
SOLAL	p.24
MATHIS	p.29
ISHAM	p.35
JULES ELIE	p.41
ANAIS	p.46
MARILOU	p.52

Attention ! Des textes au féminin sont attribués à des personnages masculins et inversement. Ce sont les émotions ou les pensées saisies par l'auteur qui nous intéressent et qui vont définir le personnage. Ne tenez donc pas compte du « genre ».

# VICTOR - 13 textes

## Description :

Victor n'est pas très costaud, pas très « viril », mais les filles l'aiment bien. Il est drôle et fait rire tout le monde, il ne se prend pas au sérieux et c'est le spécialiste des « mèmes ». Il fait partie du groupe Marilou / Jules Elie / Safia mais ne joue pas trop aux jeux en réseau avec eux.

Il est très copain avec Marilou, mais elle est secrètement amoureuse de lui.

AVEC LES AUTRES	VICTOR
MARILOU	Sa meilleure amie. Ils sont tout le temps ensemble à faire plein de délires. Il aime son style et sa liberté. Ils sont tous les 2 assez insolents, peut-être Marilou plus que lui, et ça fait rire Victor. Marilou est la petite amie de Jules Elie et l'amitié de longue date qui lie Jules Elie et Victor n'est plus si évidente. Donc pour Victor, être ami avec Marilou, lui permet de se rapprocher de Jules Elie.
MATHIS	Victor n'est pas dans le cercle proche de Mathis, mais comme il est drôle, il est apprécié par presque tous. Il trouve Mathis un peu coincé, mais plutôt sympa.
SOLAL	Ils viennent de se rapprocher et rigolent pas mal ensemble. Victor est intrigué par Solal, et aime bien sa manière de penser et son style. C'est une amitié qui semble improbable, mais pourtant ses deux-là s'entendent très bien.
ANAIS	Victor n'aime pas trop ce genre de fille trop « populaire ». Elle semble trop lisse pour lui. Et surtout, Marilou, sa meilleure amie la déteste, alors, il se range un peu à son avis.
ALMA	Victor est assez impressionné par Alma, elle est forte et courageuse, même si souvent elle paraît un peu autoritaire et sérieuse. Victor a du mal à prendre au sérieux l'engagement d'Alma.
ISHAM	Isham le fait rire, il est pour lui un stéréotype de la virilité.
SAFIA	Ils sont dans le même groupe d'amis, mais la manière de voir le monde de Safia est trop sombre pour lui. Il prend tous ses engagements à la légère et s'amuse à l'énerver.
GABRIEL	Ils ne sont pas très proches. Victor n'apprécie pas trop le positionnement de Gabriel qu'il trouve un peu trop radical, il garde ses distances et se méfie de lui en tournant tout en dérision. Victor est impressionné par les travaux photographiques de Gabriel.
JULES ELIE	Ils sont très amis, même si Victor n'aime pas beaucoup les jeux en réseau. C'est une vieille amitié qui date probablement de l'école primaire. Aujourd'hui, ils n'ont plus forcément de lien évident mais ils sont très fidèles en amitié et veulent pas que leur lien d'enfance s'arrête. Peut-être que ça leur fait un peu peur.

**AUTEURS :** René de Chateaubriand, Sylvia Plath, William Shakespeare, Jacques Brel, Jules Vallès, Virginia Woolf, Françoise Sagan, Frank Wedekind, Boris Vian, Ivan Tourgueniev, George Sand, Elfriede Jelinek

## MÉMOIRES D'OUTRE-TOMBE, RENÉ DE CHATEAUBRIAND, PREMIÈRE PARTIE, LIVRE TROISIEME

### PASSAGE DE L'ENFANT À L'HOMME.

A peine étais-je revenu de Brest à Combourg, qu'il se fit dans mon existence une révolution ; l'enfant disparut et l'homme se montra avec ses joies qui passent et ses chagrins qui restent. D'abord tout devint passion chez moi, en attendant les passions mêmes. Lorsque après un dîner silencieux où je n'avais osé ni parler, ni manger, je parvenais à m'échapper, mes transports étaient incroyables ; je ne pouvais pas descendre le perron d'une seule traite : je me serais précipité. J'étais obligé de m'asseoir sur une marche pour laisser se calmer mon agitation ; mais aussitôt que j'avais atteint la Cour Verte et les bois, je me mettais à courir, à sauter, à bondir, à fringuer, à m'égayer jusqu'à ce que je tombasse épuisé de forces, palpitant, enivré de folâtreries et de liberté. (...) J'étais agité d'un désir de bonheur que je ne pouvais ni régler, ni comprendre ; mon esprit et mon cœur s'achevaient de former comme deux temples vides, sans autels et sans sacrifices ; on ne savait encore quel Dieu y serait adoré.

## COMME IL VOUS PLAIRA, WILLIAM SHAKESPEARE, ACTE 2, SCENE 7

JACQUES — Le monde entier est un théâtre, et les hommes et les femmes ne sont que des acteurs ; ils ont leurs entrées et leurs sorties. Un homme, dans le cours de sa vie, joue différents rôles ; et les actes de la pièce sont les sept âges. Dans le premier, c'est l'enfant, vagissant et régurgitant dans les bras de sa nourrice. Ensuite l'écolier, toujours en pleurs, avec son frais visage du matin et son cartable, se traînant, comme le limaçon, à contrecœur jusqu'à l'école. Puis vient l'amoureux, qui soupire comme une fournaise et chante une balade plaintive qu'il a adressée au sourcil de sa maîtresse. Puis le soldat, prodigue de jurements étranges et barbu comme le léopard, jaloux sur le point d'honneur, emporté, toujours prêt à se quereller, cherchant la renommée, cette bulle de savon, jusque dans la bouche du canon. Après lui, vient le juge au ventre arrondi, garni d'un bon chapon, l'œil sévère, la barbe taillée d'une forme grave ; il abonde en vieilles sentences, en maximes triviales ; et c'est ainsi qu'il joue son rôle. Le sixième âge offre un maigre Pantalon en pantoufles, avec des lunettes sur le nez et une poche de côté : les chausses bien conservées de sa jeunesse se trouvent maintenant beaucoup trop larges pour son mollet ratatiné ; sa voix, jadis forte et mâle, revient au fausset de l'enfance, et ne fait plus que siffler d'un ton aigre et grêle. Enfin le septième et dernier âge vient clore cette histoire pleine d'étranges événements ; c'est la seconde enfance, état d'oubli profond où l'homme se retrouve sans dents, sans yeux, sans goût, sans rien.

## UN MOIS À LA CAMPAGNE, IVAN TOURGUENIEV, ACTE 3

CHPIGUELSKI. Allons donc ... Les femmes ne voient jamais rien. (...) Je suppose que vous me prenez pour un homme gai, un boute-en-train...Non ? (...) Vous voyez comme il est facile de se tromper. Parce que je fais le pitre devant les gens, que je leur raconte des anecdotes, que je cherche à leur plaire ... Vous avez cru que j'étais quelqu'un de vraiment gai. Si je n'avais pas besoin de ces gens, de ces étrangers, je ne les regarderais même pas ... Et d'ailleurs, chaque fois que je peux le faire sans grand risque, c'est eux-mêmes, vous savez, que je tourne en ridicule ... Remarquez, je ne me fais pas d'illusions, je sais que ces messieurs, qui ont besoin de moi à chaque instant, et qui s'ennuient sans moi, se jugent en droit de me mépriser ; mais je leur rends la pareille. (...)

Oui, je fais l'idiot devant ces messieurs, mais je n'ai jamais été un bouffon, personne n'a jamais osé me taper sur le nez. Je peux même dire qu'ils me craignent. Ils savent que je peux mordre.

**CARNETS INTIMES, SYLVIA PLATH**

Vient un temps où toutes les issues sont bloquées, comme par de la cire. On est là dans sa chambre, on sent un picotement douloureux dans tout le corps, qui vous serre la gorge et vient se contracter de manière inquiétante en deux petites poches de larmes derrière les yeux. Il suffit d'un mot, d'un geste, et tout ce que vous refoulez - ressentiments putrides, jalousies gangrenées, vains désirs inassouvis - tout cela jaillit de vous, éclate en larmes de colère impuissante, en sanglots gênants et pleurnicheries qui ne s'adressent à personne en particulier. Pas de bras pour vous entourer, pas de voix pour dire : "Là, là, dors, ça va passer".

**CARNETS INTIMES, SYLVIA PLATH**

Désormais, je parlerai toutes les nuits. A moi-même. A la lune. Je marcherai, comme je l'ai fait ce soir, jalouse de ma solitude, dans le bleu argenté de la lune glaciale, qui miroite sur les congères de neige fraîche en renvoyant des milliers d'étincelles. Je me parle à moi-même en contemplant les arbres sombres, d'une bienheureuse neutralité. C'est tellement plus facile que d'affronter les gens, que de devoir paraître heureuse, invulnérable, intelligente. Tous masques ôtés, je me promène en parlant à la lune, à cette force neutre et impersonnelle qui n'entend pas, mais se contente tout bonnement d'accepter mon existence.

Je me sentais très calme, très vide, comme doit se sentir l'œil d'une tornade qui se déplace tristement au milieu du chaos généralisé.

**LE BACHELIER, JULES VALLÈS, CHAPITRE 13 : DÉSESPOIR**

Je suis le seul peut-être, à Nantes, qui vive cette vie de malheureux.

Je ne sors plus le jour, je me cache. (...) Je vis comme les bêtes de nuit, je fuis les rues éclairées, je me croise avec les mendiants et les maniaques. C'est épouvantable !

Chercher le bruit ? Me perdre dans la foule ? ... Quelle émotion y trouverais-je ?

**LES VAGUES, VIRGINIA WOOLF**

Que suis-je ? me dis-je. Ceci ? Non, je suis cela. Plus particulièrement à présent, où je viens de quitter une pièce, et des gens qui discutent, et où les dalles de pierre résonnent sous mes pas solitaires, et où je contemple la lune qui se lève, sublime, indifférente, sur l'antique chapelle - alors il devient clair que je ne suis pas un et simple, mais complexe et multiple. Bernard, en public, pétille ; en privé, il n'est pas bavard. C'est ce qu'ils ne comprennent pas, car ils doivent à présent certainement être en train de parler de moi, disant que je leur échappe, que je me dérobe. Ils ne comprennent pas que je dois effectuer des transitions différentes ; que je dois dissimuler les entrées en scène et les sorties d'hommes différents qui tour à tour jouent leur rôle en tant que Bernard.

**BONJOUR TRISTESSE, FRANÇOISE SAGAN**

La liberté de penser, et de mal penser et de penser peu, la liberté de choisir moi-même ma vie, de me choisir moi-même. Je ne peux pas dire d'être moi-même puisque je n'étais rien qu'une pâte modelable, mais celle de refuser les moules.

**KNOKKE-LE-ZOUTE TANGO, JACQUES BREL**

Les soirs où je suis Argentin  
 Je m'offre quelques Argentines  
 Quitte à cueillir dans les vitrines  
 Des jolis quartiers d'Amsterdam  
 Des lianes qui auraient ce teint de femme  
 Qu'exportent vos cités latines  
 Ces soirs-là je les veux félines  
 Avec un rien de brillantine  
 Collée au "ceveu" de la langue  
 Elles seraient fraîches comme des mangues  
 Et compenseraient leur maladresse  
 À coups de poitrine et de fesses  
 Mais ce soir  
 Y a pas d'Argentines  
 Y a pas d'espoir  
 Y a pas d'doute, non ce soir  
 Il pleut sur Knokke-le-Zoute  
 Ce soir comme tous les soirs  
 Je me rentre chez moi  
 Cœur en déroute  
 Et la bite sous l'bras  
 Les soirs où je suis Espagnol  
 Petites fesses, grande bagnole  
 Elles passent toutes à la casserole  
 Quitte à pourchasser dans Hambourg  
 Des Carmencitas de faubourg  
 Qui nous reviennent de vérole  
 Je me les veux fraîches et joyeuses  
 Bonnes travailleuses sans parlototes  
 Mi-Andalouses, mi-anguleuses  
 De ces femelles qu'on gestapote  
 Parce qu'elles ne savent pas encore  
 Que Franco est tout à fait mort  
 Mais ce soir  
 Y a pas d'Espagnoles  
 Y a pas de casseroles  
 Mais y a pas d'doute, non ce soir  
 Il pleut sur Knokke-le-Zoute  
 Ce soir comme tous les soirs  
 Je me rentre chez moi  
 Cœur en déroute  
 Et la bite sous l'bras  
 Les soirs où je suis Caracas  
 Je Panama, je Partagas  
 Je suis l'plus beau, je pars en chasse  
 Je glisse de palace en palace  
 Pour y dénicher le gros lot  
 Qui n'attend que mon coup de grâce  
 Je la veux folle comme un travelo  
 Découverte de vieux rideaux  
 Mais cependant t-évanescence

Elle m'attendrait depuis toujours  
 Cerclée de serpents et de plantes  
 Parmi les livres de Dutourd  
 Mais ce soir  
 Y a pas de Caracas  
 Y a pas de t-évanescences  
 Y a pas d'doute, non, ce soir  
 Il pleut sur Knokke-le-Zoute  
 Ce soir comme tous les soirs  
 Je me rentre chez moi  
 Cœur en déroute  
 Et la bite sous l'bras, oui  
 Demain oui, oui  
 Peut-être que  
 Peut-être que demain je serai Argentin, oui  
 Je m'offrirai des Argentines  
 Quitte à cueillir dans les vitrines  
 Des jolis quartiers d'Amsterdam  
 Des lianes qui auraient ce teint de femme  
 Qu'exportent vos cités latines  
 Demain je les voudrai félines  
 Avec ce rien de brillantine  
 Collée aux cheveux de la langue  
 Elles seront fraîches comme des mangues  
 Et compenseront leur maladresse  
 À coups de poitrine et de fesses  
 Demain je serai Espagnol  
 Petites fesses, grande bagnole  
 Elles passeront toutes à la casserole  
 Quitte à pourchasser dans Hambourg  
 Des Carmencitas de faubourg  
 Qui nous reviendront de vérole  
 Je les voudrai fraîches et joyeuses  
 Bonnes travailleuses, sans parlotte  
 Mi-Andalouses, mi-anguleuses  
 De ces femelles qu'on gestapote  
 Parce qu'elles ne savent pas encore  
 Que Franco est tout à fait mort  
 Les soirs je suis Caracas  
 Je Panama, je Partagas  
 Je suis l'plus beau, je pars en chasse  
 Je glisse de palace en palace  
 Pour y dénicher le gros lot  
 Qui n'attend que mon coup de grâce  
 Je la veux folle comme un travelo  
 Découverte de vieux rideaux  
 Mais cependant t-évanescence  
 Elle m'attendrait depuis toujours  
 Cerclée de serpents et de plantes  
 Parmi les livres de Dutour.

**JE VOUDRAIS PAS CREVER, BORIS VIAN**

Je voudrais pas crever  
 Avant d'avoir connu  
 Les chiens noirs du Mexique  
 Qui dorment sans rêver  
 Les singes à cul nu  
 Dévoreurs de tropiques  
 Les araignées d'argent  
 Au nid truffé de bulles  
 Je voudrais pas crever  
 Sans savoir si la lune  
 Sous son faux air de thune  
 A un côté pointu  
 Si le soleil est froid  
 Si les quatre saisons  
 Ne sont vraiment que quatre  
 Sans avoir essayé  
 De porter une robe  
 Sur les grands boulevards  
 Sans avoir regardé  
 Dans un regard d'égout  
 Sans avoir mis mon zobe  
 Dans des coinstots bizarres  
 Je voudrais pas finir  
 Sans connaître la lèpre  
 Ou les sept maladies  
 Qu'on attrape là-bas  
 Le bon ni le mauvais  
 Ne me feraient de peine  
 Si si si je savais  
 Que j'en aurai l'étrene  
 Et il y a z aussi  
 Tout ce que je connais  
 Tout ce que j'apprécie  
 Que je sais qui me plaît  
 Le fond vert de la mer  
 Où valsent les brins d'algue  
 Sur le sable ondulé  
 L'herbe grillée de juin  
 La terre qui craquelle  
 L'odeur des conifères  
 Et les baisers de celle  
 Que ceci que cela

La belle que voilà  
 Mon Ourson, l'Ursula  
 Je voudrais pas crever  
 Avant d'avoir usé  
 Sa bouche avec ma bouche  
 Son corps avec mes mains  
 Le reste avec mes yeux  
 J'en dis pas plus faut bien  
 Rester révérencieux  
 Je voudrais pas mourir  
 Sans qu'on ait inventé  
 Les roses éternelles  
 La journée de deux heures  
 La mer à la montagne  
 La montagne à la mer  
 La fin de la douleur  
 Les journaux en couleurs  
 Tous les enfants contents  
 Et tant de trucs encore  
 Qui dorment dans les crânes  
 Des géniaux ingénieurs  
 Des jardiniers joviaux  
 Des soucieux socialistes  
 Des urbains urbanistes  
 Et des pensifs penseurs  
 Tant de choses à voir  
 A voir et à z-entendre  
 Tant de temps à attendre  
 A chercher dans le noir  
 Et moi je vois la fin  
 Qui grouille et qui s'amène  
 Avec sa gueule moche  
 Et qui m'ouvre ses bras  
 De grenouille bancroche  
 Je voudrais pas crever  
 Non monsieur non madame  
 Avant d'avoir tâté  
 Le goût qui me tourmente  
 Le goût qui est le plus fort  
 Je voudrais pas crever  
 Avant d'avoir goûté  
 La saveur de la mort.

**L'EVEIL DU PRINTEMPS - TRAGEDIE ENFANTINE, FRANK WEDEKIND, ACTE 2, SCENE 7**

**Moritz :** Ce qui est bien est bien. Je ne faisais pas l'affaire. Qu'ils se piétinent les uns les autres s'ils veulent. Je ferme la porte derrière moi et j'abor à l'espace. Je n'attache pas tant de prix à me faire bousculer. Je ne me suis pas poussé au monde, et je devrais me pousser au monde maintenant ! Ai-je passé contrat avec le bon Dieu ! Que les choses tournent comme on veut qu'elles tournent. On m'a embarqué après tout. Je n'en rends pas mes parents responsables. Tout de même, ils devaient s'attendre au pire. Ils étaient assez grands pour savoir ce qu'ils faisaient. J'étais un nourrisson quand je vins au monde, sinon, j'aurais bien été assez malin pour devenir autre. Faut-il que j'expie parce que les autres étaient déjà là ! (...) On nait tout à fait par hasard, et après mûre réflexion, on ne devrait pas, peut-être ? (...) Et puis, je m'étais fait des hommes une image infiniment pire. Je n'en ai trouvé aucun qui n'aurait pas voulu faire de son mieux. (...) Sombre la coupe, vole papillon, et cesse mirage. Ne jouez plus ce jeu insensé avec le mensonge ! (...) La vie est affaire de goût.

**GABRIEL, GEORGES SAND****ASTOLPHE :**

J'ai des instincts de sentimentalité, je rêve des amours romanesques, et, quand je presse dans mes bras une vile créature, je voudrais m'imaginer que je l'aime. Antonio a dû bien se moquer de moi avec cette misérable folle ! (...)

J'ai soif d'aimer moi ! J'ai dans l'imagination, j'ai dans le cœur une femme idéale ! Un être intelligent et simple, droit et fin, courageux et timide, généreux et fier. Je vois cette femme dans mes rêves, et je la vois grande, blonde...

**DRAMES DE PRINCESSES, LA JEUNE FILLE ET LA MORT II, LA BELLE AU BOIS DORMANT, ELFRIEDE JELINEK**

LA PRINCESSE : Mon existence est sommeil, c'est pour cela que la vie est ma limite logique. Mais il se peut que mon existence ne soit qu'attente, jusqu'à ce qu'on me donne un baiser. L'attente comme recherche d'une existence autre ? Dans le temps mort de l'existence ? Non, plutôt dans ses prolongations ! Allez, n'importe quel prince, en avant, droit au but ! J'aimerais vivre toutes sortes d'aventures, mais je suis paralysée par mon incapacité à me réveiller. La question est : êtes-vous bien celui que je dois attendre, jusqu'à ce qu'il m'embrasse ? Je préfère ne pas poser cette question, parce que je ne sais pas non plus qui je serai lorsque je me serai réveillée. Entre-temps, j'aurais été morte. Je veux dire, actuellement, je suis encore morte. Sous quelle forme se réveille-t-on ? Qui allez-vous embrasser ? Je ne vous ai encore jamais vu auparavant. Comment puis-je savoir qui vous avez été, car j'ai bel et bien perdu mes attaches avec la vie ? L'existence est certes incomparable, mais que faire ?

# GABRIEL - 13 TEXTES

## Description

Gabriel est plutôt chétif et pourtant assez bagarreur, du moins il essaie. Il a un avis tranché sur le monde et tente de dénoncer les injustices, il se rebelle contre les petits mensonges de chacun. Il fait de la photo, de la vidéo, il se voudrait le vidéaste de la bande.

AVEC LES AUTRES	GABRIEL
<b>ISHAM</b>	Gabriel aimerait être comme Isham mais la nature en a voulu autrement.... Il a choisi de s'allier à lui, de « bosser pour lui » et finalement d'avoir un petit pouvoir sur lui. Et, comme Isham a besoin de lui pour tourner ses vidéos sportives, Gabriel se permet de le chercher et le charrier
<b>MATHIS</b>	Gabriel le trouve fade, mais en réalité, il est jaloux de lui. Gabriel désire Anaïs, alors qu'il déteste ce genre de fille... Et Mathis plait à ce genre de fille. Mais Mathis, c'est le meilleur pote d'Isham. Donc il faut s'accommoder. Comme Mathis se met aussi à la vidéo, Gabriel essaie de marquer son territoire et de l'écraser un peu via sa technique et ses connaissances.
<b>SOLAL</b>	Ils ont des goûts musicaux proches. Solal a du style, et Gabriel aimerait être un peu comme lui. Mais la nature en a voulu autrement... alors, avec Solal, il montre qu'il a du caractère, qu'il est énervé. Ils écoutent ensemble de la musique qui tape. Il est dans une spirale démonstrative avec lui qui ne marche pas puisque Solal se moque de lui...
<b>ANAIS</b>	Il déteste ce genre de fille propre sur elle, bien mignonne, qui font de belles danses et qui forme un couple idéal. Bref, il la désire comme un fou... et il ne maîtrise plus vraiment ses pulsions.
<b>ALMA</b>	C'est sa partenaire de joute verbale, de positionnement politique et face au monde. Par principe, il est en désaccord avec elle, mais aime bien débattre avec elle. Elle l'agace, mais l'impressionne.
<b>SAFIA</b>	Ils jouent ensemble en réseau mais elle est plus forte que lui et ça l'énerve beaucoup. La vision catastrophique du monde qu'a Safia inspire Gabriel et l'aide à se positionner. En même temps il la trouve déprimante.
<b>VICTOR</b>	Ils ne sont pas proches du tout. Pour Gabriel, Victor semble superficiel, il se moque de tout et son humour est trop décalé.
<b>MARILOU</b>	Elle lui fait un peu peur, elle est trop provocatrice pour lui. Mais Marilou est la copine de Jules Elie, et il respecte totalement Jules Elie, donc il fait des efforts avec Marilou.
<b>JULES ELIE</b>	Gabriel aime bien jouer en réseaux, et comme Jules Elie est très fort il est admiratif et se compare à lui. Il essaie de montrer qu'il progresse, mais il n'est pas très bon, alors il s'énerve comme si c'était une injustice. Jules Elie s'en amuse et ça lui plaît bien d'être ainsi mis en valeur. On peut dire qu'ils sont amis.

**AUTEURS** : Olivier Cadiot, Beaumarchais, Anton Tchekhov, Ivan Tourgueniev, Eugène Ionesco, Jules Vallès, Charles Bukowski, Molière, Sylvia Plath

**FAIRY QUEEN, OLIVIER CADIOT**

Il y a deux spirales, hélicoïdales? deux ressorts, deux pas de vis sans fin, l'un dans l'autre, ça serre mais c'est sans fin, on visse dans le vide, mais ça serre quand même, d'un côté je veux dire la vérité, je dirai tout, ça me fait un truc au ventre, empourprement, coup au ventre, je rougis, de l'autre, je plonge dans les images, je raconte la vie des autres en images, je m'infiltrer, je blanchis.

**LE MARIAGE DE FIGARO, BEAUMARCHAIS, ACTE 1, SCENE 7**

**Chérubin** : Cela est vrai, d'honneur ! je ne sais plus ce que je suis, mais depuis quelque temps je sens ma poitrine agitée ; mon cœur palpiter au seul aspect d'une femme ; les mots amour et volupté le font tressaillir et le troublent. Enfin le besoin de dire à quelqu'un *Je vous aime* est devenu pour moi si pressant, que je le dis tout seul, en courant dans le parc, à ta maîtresse, à toi, aux arbres, aux nuages, au vent qui les emporte avec mes paroles perdues.

**LA MOUETTE, ANTON TCHEKHOV, ACTE 2**

**TREPLEV** – Tout a commencé le soir où ma pièce a si stupidement échoué. Les femmes ne pardonnent pas l'insuccès. J'ai brûlé tout, jusqu'au dernier bout du manuscrit. Si vous saviez comme je suis malheureux ! Votre froideur à mon égard est horrible, incroyable ; comme si, en me réveillant, j'avais vu ce lac asséché, l'eau aspirée par la terre. Vous venez de dire que vous étiez trop simple pour me comprendre ? Qu'y a-t-il à comprendre ? Ma pièce a déplu, et vous méprisez mon inspiration, vous me rangez parmi les gens ordinaires, nuls, comme il y en a tant. (*Il tape du pied.*) Je le comprends ! Je ne le comprends que trop ! C'est comme si un clou s'enfonçait dans mon cerveau, et je le maudis ce cerveau, comme cet amour-propre qui me ronge... (*Voyant Trigorine qui lit tout en marchant :*) Mais voilà le véritable talent ; il a la démarche de Hamlet et, comme lui, un livre à la main. (*Se moquant :*) « Des mots, des mots, des mots... » Ce soleil ne vous a pas encore atteint, mais déjà vous souriez, vos regards fondent sous ses rayons. Je ne veux pas vous déranger. *Il sort rapidement.*

**LE ROI SE MEURT, EUGENE IONESCO, ACTE 1**

**BERANGER** :

Je suis comme un écolier qui se présente à l'examen sans avoir fait ses devoirs, sans avoir préparé sa leçon... Comme un comédien qui ne connaît pas son rôle le soir de la première et qui a des trous, des trous, des trous. Comme un orateur qu'on pousse à la tribune, qui ne connaît pas le premier mot de son discours, qui ne sait même pas à qui il s'adresse. Dans quel état suis-je ! (...)

Sans moi, sans moi. Ils vont rire, ils vont bouffer, ils vont danser sur ma tombe. Je n'aurai jamais existé. Ah, qu'on se souvienne de moi. Que l'on pleure, que l'on désespère. Que l'on perpétue ma mémoire dans tous les manuels d'histoire. Que tout le monde connaisse ma vie par cœur. Que tous les revivent. Que les écoliers et les savants n'aient pas d'autre sujet d'étude que moi. Mon image dans tous les ministères, dans les bureaux de toutes les sous-préfectures, chez les contrôleurs fiscaux, dans les hôpitaux. Un seul nom de baptême, un seul nom de famille pour tout le monde. Que l'on apprenne à lire en épelant mon nom : B-é-Bé, Béranger. (...) Que toutes les fenêtres éclairées aient la couleur et la forme de mes yeux, que les fleuves dessinent dans les plaines le profil de mon visage ! Que l'on m'appelle éternellement, qu'on me supplie, que l'on m'implore !

**LES TROIS SŒURS, ANTON TCHEKHOV, ACTE 4**

**ANDRÉ** (...) Pourquoi, à peine nous commençons à vivre, devenons-nous ennuyeux, ternes, insignifiants, paresseux, indifférents, inutiles, malheureux ?... Notre ville existe depuis deux cent ans, elle compte cent mille habitants, et pas un seul qui ne ressemble aux autres, pas un héros, ni dans le passé ni dans le présent, pas un savant, pas un artiste, pas un homme un peu remarquable, qui susciterait la jalousie, ou le désir passionné de marcher sur ses traces... Ils ne font que manger, boire, dormir, puis ils meurent... D'autres viennent au monde, et à leur tour mangent, boivent, dorment, ne trouvant à se divertir, pour ne pas sombrer dans l'ennui, que dans les ragots abjects, la vodka, les cartes, les chicanes ; et les femmes trompent leur mari, les maris mentent, font semblant de ne rien voir, de ne rien entendre, et l'irrésistible influence de la vulgarité pourrit les enfants, éteint l'étincelle divine qui vivait en eux, ils deviennent des cadavres vivants, aussi semblables les uns aux autres, aussi pitoyables que leurs parents...

**LE BACHELIER, JULES VALLES, CHAPITRE I : EN ROUTE**

Vingt-quatre sous, dix-sept ans (...) une voix de cuivre, des dents de chien, la peau olivâtre, les mains comme du citron, et les cheveux comme du bitume. Avec cette tournure de sauvage, une timidité terrible, qui me rend malheureux et gauche. Chaque fois que je suis regardé en face par qui est plus vieux, plus riche ou plus faible que moi ; quand les gens qui me parlent ne sont pas de ceux avec qui je puis me battre et dont je boucherais l'ironie à coups de poing, j'ai des peurs d'enfant et des embarras de jeune fille. Ma brave femme de mère m'a si souvent dit que j'étais laid à partir du nez et que j'étais empoté et maladroit (je ne savais pas même faire des 8 en arrosant), que j'ai la défiance de moi-même vis-à-vis de quiconque n'est pas homme de collège, professeur ou copain. Je me crois inférieur à tous ceux qui passent et je ne suis sûr que de mon courage.

**LE MISANTHROPE, MOLIÈRE, ACTE 3, SCÈNE 7****ALCESTE**

Le ciel ne m'a point fait, en me donnant le jour,  
 Une âme compatible avec l'air de la cour.  
 Je ne me trouve point les vertus nécessaires  
 Pour y bien réussir, et faire mes affaires.  
 Être franc et sincère est mon plus grand talent ;  
 Je ne sais point jouer les hommes en parlant ;  
 Et qui n'a pas le don de cacher ce qu'il pense  
 Doit faire en ce pays fort peu de résidence.  
 Hors de la cour sans doute on n'a pas cet appui  
 Et ces titres d'honneur qu'elle donne aujourd'hui ;  
 Mais on n'a pas aussi, perdant ces avantages,  
 Le chagrin de jouer de fort sots personnages.  
 On n'a point à souffrir mille rebuts cruels,  
 On n'a point à louer les vers de messieurs tels,  
 À donner de l'encens à madame une telle,  
 Et de nos francs marquis essayer la cervelle.

**LE MISANTHROPE de MOLIÈRE, ACTE 1, SCENE 1****ALCESTE**

Non, non, il n'est point d'âme un peu bien située  
 Qui veuille d'une estime ainsi prostituée ;  
 Et la plus glorieuse a des régals peu chers  
 Dès qu'on voit qu'on nous mêle avec tout l'univers :  
 Sur quelque préférence une estime se fonde,  
 Et c'est n'estimer rien qu'estimer tout le monde.  
 Puisque vous y donnez dans ces vices du temps,  
 Morbleu ! vous n'êtes pas pour être de mes gens ;  
 Je refuse d'un cœur la vaste complaisance  
 Qui ne fait de mérite aucune différence ;  
 Je veux qu'on me distingue ; et, pour le trancher net,  
 L'ami du genre humain n'est point du tout mon fait.

**L'AMOUR EST UN CHIEN DE L'ENFER, CHARLES BUKOWSKI****L'ÉCRASEMENT**

trop grand  
 trop petit  
 trop gros  
 trop maigre  
 ou rien du tout.  
 rire ou  
 larmes  
 haineux  
 amoureux (...)  
 il y a dans ce monde une solitude si grande  
 que vous pouvez la prendre  
 à bras le corps.  
 des gens claqués  
 mutilés  
 aussi bien par l'amour que par son manque.  
 des gens qui justement ne s'aiment  
 pas les uns les autres  
 les uns sur les autres.  
 les riches n'aiment pas les riches  
 les pauvres n'aiment pas les pauvres.  
 nous crevons tous de peur.  
 notre système éducatif nous enseigne  
 que nous pouvons tous être  
 de gros cons de gagneurs.  
 mais il ne nous apprend rien

sur les caniveaux  
 ou les suicides.  
 ou la panique d'un individu  
 souffrant chez lui  
 seul  
 insensible  
 coupé de tout  
 avec plus personne pour lui parler  
 et qui prend soin d'une plante.  
 les gens ne s'aiment pas les uns les autres.  
 les gens ne s'aiment pas les uns les autres.  
 les gens ne s'aiment pas les uns les autres.  
 (...)  
 entre-temps je préfère regarder les jeunes  
 filles en fleurs  
 fleurs de chance.  
 il doit y avoir une solution.  
 sûrement il doit y avoir une solution à  
 laquelle nous n'avons pas encore songé.  
 pourquoi ai-je un cerveau ?  
 il pleure  
 il exige  
 il demande s'il y a une chance.  
 il ne veut pas s'entendre dire :  
 «non. »

»

## LE BACHELIER, JULES VALLES, CHAPITRE 9 : MES COLERES

Je ferai l'histoire de ces morts, je citerai les phrases gravées au couteau sur la pierre — en essayant de jeter un éclair dans le noir de ces cimetières. Il y a des fleurs qui piquent de rouge l'herbe terne : je mettrai des phrases rouges aussi. (...)

Mais, je le sens bien, je n'ai rien dans la tête, rien que MES idées ! voilà tout ! et je suis un fainéant qui n'aime pas aller chercher les idées des autres. Je n'ai pas le courage de feuilleter les livres. Je devrais mettre de la salive à mon pouce, et tourner, tourner les pages, pour lire quelque chose qui m'inspire. Je ne trouve pas de salive sur ma langue, et mon pouce me fait mal tout de suite.

Rien que MES idées À MOI, c'est terrible ! Des idées comme en auraient un paysan, une bonne femme, un marchand de vin, un garçon de café ! — Je ne vois pas au-delà de mes yeux, pas au-delà, ma foi non ! Je n'entends qu'avec MES oreilles — des oreilles qu'on a tant tirées !

J'ai envie de parler de ceux qui se promènent dans les cimetières pendant que j'y suis, plutôt que de parler de ceux qui reposent sous terre. *Requiescant in pace* !

## PREMIER AMOUR, TOURGUENIEV, CHAPITRE 9

Remarquez, toutefois que je n'étais pas seul à être amoureux d'elle : tous ceux qui l'approchaient étaient littéralement fous d'elle, et elle les tenait, en quelque sorte, en laisse, à ses pieds. Tour à tour, elle s'amusait à leur inspirer l'espoir et la crainte, les obligeait à agir comme des marionnettes et selon son humeur du moment (elle appelait cela "faire buter les hommes les uns contre les autres") ; ils ne songeaient même pas à résister et se soumettaient bénévolement à tous ses caprices.

## UN MOIS A LA CAMPAGNE, ACTE 3, TOURGUENIEV

(...) Oh, ces dames ! Elles vous sourient, elles vous font les yeux doux, et sur leur visage qu'est-ce que vous lisez ? Le mépris. Oui, elles nous méprisent, et après ? Je comprends pourquoi elle a dit du mal de moi aujourd'hui. Curieuse race vraiment, que ces dames ! Parce qu'elles se lavent tous les jours à l'eau de Cologne et qu'elles parlent négligemment, comme elles laissaient les mots leur tomber de la bouche - baisse-toi pour les ramasser ! - elles s'imaginent que rien ne peut l'atteindre. Erreur ! Elles sont mortelles, comme nous tous, pauvres pécheurs !

## LA CLOCHE DE DETRESSE, SYLVIA PLATH

J'ai toujours adoré observer les autres dans des situations critiques. Quand il y avait un accident de voiture, une bagarre ou un bébé conservé sous cloche dans un laboratoire, je m'arrêtais toujours et j'observais avec tant d'avidité que je m'en souvenais pour la vie. C'est ainsi que j'ai appris des tas de choses que je n'aurais jamais apprises autrement, et même lorsqu'elles me surprenaient ou me rendaient malade, je n'en disais rien, au contraire, je prétendais que j'avais toujours su que les choses se passaient ainsi.

# ALMA - 12 textes

## Description

Elle aime fédérer, organiser, lancer des mouvements. Elle se positionne politiquement, sur les injustices, les droits, les femmes etc... Elle découvre les manifestations.

Alma aime danser, et fait des chorégraphies TikTok.

AVEC LES AUTRES	ALMA
ISHAM	Elle le trouve stupide et superficiel, mais drôle. En réalité et sans qu'elle se l'avoue, elle a une attirance pour lui qui se manifeste par un rejet et des moqueries.
MATHIS	Le petit-ami de sa meilleure amie. Elle l'aime bien, il est sympa avec elle. Ils discutent, ils dansent ensemble avec Anaïs, il est moins fermé qu'Isham. Les propos d'Alma le mettent mal à l'aise de temps en temps, son point de vue tranché est trop défini pour lui.
GABRIEL	C'est son adversaire de joute verbale. Ils sont tous les 2 dans une recherche d'engagement, de positionnement l'un contre l'autre. Mais il y a un plaisir dans ces joutes, jusqu'à ce que Gabriel dépasse les bornes...
ANAIS	Sa meilleure amie. Anaïs est exactement ce que n'est pas Alma et en même temps l'admiration est réciproque. Alma déteste l'objectivation des filles, et pourtant, c'est exactement la situation dans laquelle se complet Anaïs. Alma est assez protectrice avec Anaïs, notamment à l'égard du désir que celle-ci provoque. Elles font <b>des chorégraphies</b> ensemble.
SOLAL	Elle aime bien sa sensibilité, il a une vision moins manichéenne que beaucoup de garçons de son âge. Il aime la poésie etc.
SAFIA	Elles ne sont pas copines, apparemment trop éloignées dans leurs préoccupations. Et pourtant elles ont toutes les 2 une vision assez noire du monde tandis qu'Alma cherche à faire bouger les choses, Safia ne pense pas qu'agir changera le monde.
VICTOR	Il la fait rire et il danse bien et avec humour. Ils peuvent faire des danses TikTok ensemble à l'occasion.
MARILOU	Marilou dessine pour illustrer les pancartes ou les prises de positions d'Alma. C'est aussi elle qui a fait un dessin pour l'annonce de la soirée. Elles sont en quelque sorte collègues de projets.
JULES ELIE	Elle l'a invité pour faire plaisir à Victor et Marilou. Elle ne l'aime pas trop, il est trop bloqué sur son ordi.

**AUTEURS** : Virginia Woolf, Sylvia Plath, Anton Tchekhov, Jules Vallès, Alfred de Musset, Simone de Beauvoir, Bernard-Marie Koltès

## JOURNAUX DE 1950 À 1962, SYLVIA PLATH

P.-S. : Gagner ou perdre dans un débat, être accepté ou refusé, ne prouve rien quant à la valeur ou la validité de l'identité personnelle. On peut avoir tort, se tromper, être un mauvais artisan ou simplement ignorant, mais cela ne dit rien de la vraie valeur de l'identité humaine dans sa totalité – passée, présente et future!

Je n'ignorais pas que derrière les roses, les baisers, les soupers au restaurant que les hommes déversent sur une femme avant de l'épouser, ce qu'ils souhaitent réellement une fois la cérémonie achevée, c'est qu'elle s'écrase sous leurs pieds [...].

## LA CLOCHE DE DETRESSE, SYLVIA PLATH

Chez moi le présent c'est pour l'éternité, et l'éternité ça bouge tout le temps, ça fond et ça coule. Cette seconde, c'est la vie. Et quand elle est passée, elle est morte. Mais on ne peut pas recommencer à chaque nouvelle seconde, il faut partir de ce qui est mort. C'est comme les sables mouvants... sans espoir dès le départ. Une histoire ou un tableau peuvent raviver un peu la sensation, mais c'est insuffisant, vraiment insuffisant. Seul le présent est réel, et je sens déjà le poids des siècles qui m'étouffent. Il y a cent ans vivait une jeune fille comme moi je vis aujourd'hui. Et elle est morte. Moi je suis le présent mais je sais que je passerai aussi. Les grands moments, les éclairs brûlants passent comme ils viennent, dans d'incessants sables mouvants. Et moi je ne veux pas mourir.

## LA CLOCHE DE DETRESSE, SYLVIA PLATH

Attitude philosophique : vivre et boire la vie jusqu'à la lie : pourvu, pourvu que je n'arrête pas de penser, et ne me mette pas à subir, par aveuglement, par appréhension ! Je veux goûter et célébrer chaque jour, et ne jamais avoir peur d'une expérience douloureuse ; ne jamais m'enfermer dans un noyau de torpeur insensible, garder une attitude critique face à la vie, me poser des questions, et ne jamais choisir la solution de facilité. Apprendre à penser, penser à vivre, vivre pour apprendre - avec une perspicacité, une compréhension et un amour toujours neufs.

## LES VAGUES, VIRGINIA WOOLF

Il faut que je me jette à terre pour retrouver mon souffle. Je suis hors d'haleine à force de courir, à force de triompher. Tout dans mon corps semble s'être amenuisé à force de courir et à force de triompher. Mon sang doit être rouge vif, fouetté, il cogne contre mes côtes. J'ai la plante des pieds qui picote, comme si des anneaux de fil métallique s'ouvraient et se refermaient dedans. Je vois clairement chaque brin d'herbe. Mais le pouls tambourine si fort dans ma tête, derrière mes yeux, que tout danse – le filet, l'herbe ; vos visages sautent comme des papillons, les arbres semblent sauter sur place. Il n'y a rien de stable, rien de fixe, dans cet univers. Tout est ondulation, tout est danse ; tout est rapidité et triomphe. Pourtant, une fois allongée seule sur le sol dur, tout en vous regardant jouer votre partie, je commence à ressentir le désir d'être remarquée ; d'être convoquée, d'être appelée par quelqu'un qui ne vient que pour moi, qui est attiré par moi, qui ne peut rester séparé de moi. Et retirés dans une alcôve, assis seuls sur un balcon nous parlons ensemble.

## LES VAGUES, VIRGINIA WOOLF

Je déteste les miroirs qui me montrent mon vrai visage. Seule, je tombe souvent dans le néant. Il faut que je déplace subrepticement le pied pour ne pas tomber du bord du monde dans le néant. Il faut que de ma main je heurte une porte dure pour que je retrouve mon corps.

## LA MOUETTE, ANTON TCHEKHOV, ACTE PREMIER

NINA – Seul, dans tout l’univers, l’esprit demeure immuable et constant. (*Un temps*) Tel un prisonnier jeté au fond d’un puits vide et profond, je ne sais qui je suis ni ce qui m’attend. Cependant, on m’a révélé que de cette lutte opiniâtre et cruelle contre le diable, principe des forces matérielles, je sortirai vainqueur ; alors matière et esprit se fondront en une harmonie parfaite, et le règne de la volonté universelle naîtra. Cela sera, très tard, lorsque, après une longue série de millénaires, la lune et le lumineux Sirius et la terre se réduiront peu à peu en poussière... Mais, d’ici là, ce sera l’horreur, l’horreur... (*Un temps ; deux points ardents s’allument sur le fond du lac.*) C’est le diable, mon puissant adversaire, qui approche. Je vois ses yeux pourpres, terrifiants...

## LA MOUETTE, ANTON TCHEKHOV, ACTE DEUXIEME

NINA – Être romancière ! Être artiste ! Pour mériter ce bonheur, je supporterais le manque d’affection de mes proches, la misère, les déceptions, je vivrais dans un grenier et ne mangerais que du pain noir ; je souffrirais de mes défauts, de mes imperfections, mais, en revanche, j’exigerais de la gloire... de l’authentique et retentissante gloire. (*Elle se couvre le visage.*) La tête me tourne... Oh !

## LES CAPRICES DE MARIANNE, ALFRED DE MUSSET, ACTE 2, SCENE 1

MARIANNE : Mon cher cousin, est-ce que vous ne plaignez pas le sort des femmes ? Voyez un peu ce qui m’arrive : il est décrété par le sort que Cœlio m’aime, ou qu’il croit m’aimer, lequel Cœlio le dit à ses amis, lesquels amis décrètent à leur tour que, sous peine de mort, je serai sa maîtresse. La jeunesse napolitaine daigne m’envoyer en votre personne un digne représentant, chargé de me faire savoir que j’aie à aimer ledit seigneur Cœlio d’ici à une huitaine de jours. Pesez cela, je vous en prie. Si je me rends, que dira-t-on de moi ? N’est-ce pas une femme bien abjecte que celle qui obéit à point nommé, à l’heure convenue, à une pareille proposition ? Ne va-t-on pas la déchirer à belles dents, la montrer au doigt, et faire de son nom le refrain d’une chanson à boire ? Si elle refuse, au contraire, est-il un monstre qui lui soit comparable ? Est-il une statue plus froide qu’elle ? et l’homme qui lui parle, qui ose l’arrêter en place publique son livre de messe à la main, n’a-t-il pas le droit de lui dire : vous êtes une rose du Bengale sans épines et sans parfum ?

(...)

Qu’est-ce après tout qu’une femme ? L’occupation d’un moment, une coupe fragile qui renferme une goutte de rosée, qu’on porte à ses lèvres et qu’on jette par-dessus son épaule. Une femme ! c’est une partie de plaisir ! Ne pourrait-on pas dire, quand on en rencontre une : Voilà une belle nuit qui passe ? Et ne serait-ce pas un grand écolier en de telles matières, que celui qui baisserait les yeux devant elle, qui se dirait tout bas : « Voilà peut-être le bonheur d’une vie entière » et qui la laisserait passer ?

**ON NE BADINE PAS AVEC L'AMOUR, ALFRED DE MUSSET, ACTE 2, SCENE 5**

**CAMILLE** : (...) Je veux aimer, mais je ne veux pas souffrir ; je veux aimer d'un amour éternel, et faire des serments qui ne se violent pas.

**PERDICAN** : Tu as dix-huit ans, et tu ne crois pas à l'amour !

**CAMILLE** : Y croyez-vous, vous qui parlez ? Vous voilà courbé près de moi avec des genoux qui se sont usés sur les tapis de vos maîtresses, et vous n'en savez plus le nom. Vous avez pleuré des larmes de joie et des larmes de désespoir ; mais vous saviez que l'eau des sources est plus constante que vos larmes, et qu'elle serait toujours là pour laver vos paupières gonflées. Vous faites votre métier de jeune homme, et vous souriez quand on vous parle de femmes désolées ; vous ne croyez pas qu'on puisse mourir d'amour, vous qui vivez et qui avez aimé. Qu'est-ce donc que le monde ? Il me semble que vous devez cordialement mépriser les femmes qui vous prennent tel que vous êtes, et qui chassent leur dernier amant pour vous attirer dans leurs bras avec les baisers d'un autre sur les lèvres. Je vous demandais tout à l'heure si vous aviez aimé ; vous m'avez répondu comme un voyageur à qui l'on demanderait s'il a été en Italie ou en Allemagne, et qui dirait : Oui, j'y ai été ; puis qui penserait à aller en Suisse, ou dans le premier pays venu. Est-ce donc une monnaie que votre amour, pour qu'il puisse passer ainsi de mains en mains jusqu'à la mort ? Non, ce n'est pas même une monnaie ; car la plus mince pièce d'or vaut mieux que vous, et dans quelques mains qu'elle passe, elle garde son effigie. Tout cela est triste à mourir.

**RETOUR AU DESERT, BERNARD-MARIE KOLTES**

**MATHILDE** : Je n'étais pas faite pour être une femme. J'aurais été le frère de sang d'Adrien, on se taperait sur l'épaule, on ferait des virées dans les bars et des parties de bras de fer, on se raconterait des histoires salaces la nuit, et de temps en temps on s'éclaterait les couilles à coups de poing dans la gueule. Mais je n'étais pas faite pour être un homme non plus ; encore moins, peut-être. Ils sont trop cons. Fatima a raison. Sauf qu'elle n'a pas vraiment raison. Les hommes entre eux savent être des copains, quand ils s'aiment bien ils s'aiment bien, ils ne se tirent pas dans les pattes ; d'ailleurs, c'est parce qu'ils sont cons qu'ils ne se tirent pas dans les pattes, ils n'y pensent pas, il leur manque un ou deux étages par rapport à nous. Parce que les femmes, lorsqu'elles sont amies, elles se tirent gaiement dans les pattes ; elles s'aiment et, parce qu'elles s'aiment, tout le mal qu'elles peuvent vous faire, elles vous le font. C'est à cause des étages supplémentaires dans leurs têtes.

Ne dites jamais à quelqu'un que vous avez besoin de lui, ou que vous vous ennuyez de lui, ou que vous l'aimez, parce qu'alors il pense tout de suite que c'est une raison suffisante pour se croire arrivé, pour prétendre porter le pantalon, pour s'imaginer tenir les rênes, pour prendre des airs de petit malin ; il ne faut jamais rien dire, rien du tout, sauf dans la colère, car alors on dit n'importe quoi. Mais, lorsqu'on n'est pas en colère, comme maintenant, et à moins d'être une fichue bavarde, il vaut mieux se taire.

**LE BACHELIER, JULES VALLES, CHAPITRE 4 : L'AVENIR**

J'ai dix ans de colère dans les nerfs, du sang de paysan dans les veines, l'instinct de révolte... (...) Ne me touchez pas ! Prenez garde ! ... Laissez-moi, vous dis-je ! j'ai trop d'avantage sur vous !

Autant je suis brutal avec qui effleure ma douleur ou ma fierté (...) autant je suis humble et routinier avec les camarades. (...) Je dépense là mon énergie, et je mets ma gloire à passer pour l'hercule de la bande.

**MEMOIRES D'UNE JEUNE FILLE RANGEE, SIMONE DE BEAUVOIR, Deuxième partie**

Il me semblait triste, incongru, et pour tout dire, coupable, de donner ses lèvres à un indifférent, je redoutais surtout mes propres sens et leurs caprices ; le malaise éprouvé pendant les cours de danse m'irritait parce que je le subissais malgré moi ; je n'admettais pas que par un simple contact, par une pression, une étreinte, le premier venu pût me faire chavirer. Un jour viendrait où je me pâmerais dans les bras d'un homme : je choisirais mon heure et ma décision se justifierait par la violence d'un amour. (...) J'étais extrémiste : je voulais tout ou rien. Si j'aimais, ce serait à vie, et je m'engagerais tout entière, avec mon corps, mon cœur, ma tête et mon passé. Je refuserais de grappiller des émotions, des voluptés étrangères à cette entreprise.

# SAFIA - 12 textes

## Description

Safia aime jouer en réseau, et plonger dans un univers fantastique. Elle est dans le groupe de Victor, Marilou et Jules Elie.

Elle vient de découvrir le survivalisme, et s'y essaie. Elle est végétarienne depuis 1 semaine.

AVEC LES AUTRES	SAFIA
<b>GABRIEL</b>	Elle aime bien discuter avec lui de la fin du monde. Mais elle sent bien qu'il trouve un peu bizarre son positionnement. Ils jouent ensemble en réseau avec Jules Elie. Comme elle est assez forte, cela énerve encore plus Gabriel, et finalement cela valorise un peu Safia.
<b>MATHIS</b>	Mathis n'aime pas les jeux en réseau et se moque du survivalisme. Bref, ils n'ont aucun point commun. Et Mathis impressionne un peu Safia. Il est beau et semble ne jamais faire d'effort pour réussir, et ça, ça mine Safia.
<b>SOLAL</b>	Ils jouent de temps en temps ensemble en réseau. Elle aime bien son style, il l'impressionne un peu en étant toujours détaché des autres, il semble libre. Il a l'air intéressé par le survivalisme et Safia a l'impression d'avoir créé une nouvelle communauté.
<b>ANAIS</b>	Safia n'aime pas trop Anaïs, mais elle n'a rien de concret à lui reprocher. Anaïs est peut-être un peu trop aimée, un peu trop « clichée » pour Safia. Pourtant, Anaïs semble être la seule qui s'intéresse vraiment au survivalisme et Safia en est très flattée. C'est presque une nouvelle amie qui se profile...
<b>ALMA</b>	Safia est très ambivalente vis-à-vis d'Alma. Elle l'admire pour sa capacité à fédérer et son envie de changer le monde, et en même temps elle trouve ça ridicule. Alma l'énerve parce qu'elle veut tout gérer. Elles s'opposent dans leur énergie mais leurs visions du monde ne sont pas si éloignées.
<b>ISHAM</b>	Ils ne sont pas très proches. Safia aime bien choquer Isham qui, de son côté, la trouve un peu bizarre. Elle le trouve trop frimeur.
<b>VICTOR</b>	Ils sont dans le même groupe d'amis. Malgré la noirceur de Safia, Victor arrive à la faire rire. Elle est un peu jalouse de lui depuis qu'il s'est rapproché de Marilou alors elle essaie d'attirer son attention.
<b>MARILOU</b>	Elles sont très bonnes amies depuis le collège. Elles étaient sans doute un peu exclues par les autres, mais à 2, elles se sont serrées les coudes et ont réussi à créer un vrai binôme. Mais depuis quelque temps, Safia se sent un peu délaissée, Marilou passe beaucoup de temps à rigoler avec Victor et elle est en couple avec Jules Elie. Safia est un peu jalouse, un peu en compétition. Elle aime beaucoup les jeux vidéo et Marilou n'est pas très experte.
<b>JULES ELIE</b>	Safia est amoureuse en cachette de Jules Elie, mais il est en couple depuis peu avec sa meilleure amie, Marilou et elle est contente pour eux. Lui la voit comme une pote. Par ailleurs, elle joue beaucoup en réseau avec lui, ils sont de vrais coéquipiers dans les jeux.

**AUTEURS:** Edmond Rostand, Virginia Woolf, William Shakespeare, Jean Genet, Christophe Tarkos, Bernard-Marie Koltès, Anton Tchekhov, Richard Brautigan, Frédéric Sonntag

**ONCLE VANIA, ANTON TCHEKHOV, ACTE 2**

**SONIA**, seule. Il ne m'a rien dit... Son âme et son cœur me sont toujours inconnus, mais pourquoi donc me sens-je si heureuse ? (*Elle rit de bonheur.*) Je lui ai dit : Vous êtes élégant, noble, vous avez une voix si douce... Est-ce que cela n'a pas été à propos ? Sa voix tremble, caresse... Je la sens encore dans l'air. Et quand je lui ai parlé d'une sœur plus jeune, il n'a pas compris... (*se tordant les mains.*) Oh, comme il est atroce de n'être pas belle ! Et je sais que je ne le suis pas, je le sais, je le sais... Dimanche dernier, en sortant de l'église, j'ai entendu une femme qui disait de moi : « Elle est bonne, généreuse, mais il est dommage qu'elle ne soit pas jolie ! » Pas jolie...

**CYRANO DE BERGERAC, EDMOND DE ROSTAND, ACTE 1, SCENE 5**

**CYRANO.** Qui j'aime ?... Réfléchis, voyons. Il m'interdit  
Le rêve d'être aimé même par une laide,  
Ce nez qui d'un quart d'heure en tous lieux me précède ;  
Alors, moi, j'aime qui ?... Mais cela va de soi !  
J'aime – mais c'est forcé ! – la plus belle qui soit !

**LE BRET.** Eh là ! mon Dieu, quelle est donc cette femme ? ...

**CYRANO.** Un danger  
Mortel sans le vouloir, exquis sans y songer,  
Un piège de nature, une rose muscade  
Dans laquelle l'amour se tient en embuscade !  
Qui connaît son sourire a connu le parfait.  
Elle fait de la grâce avec rien, elle fait  
Tenir tout le divin dans un geste quelconque,  
Et tu ne saurais pas, Vénus, monter en conque,  
Ni toi, Diane, marcher dans les grands bois fleuris,  
Comme elle monte en chaise et marche dans Paris ! (...)

**LE BRET.** Eh bien ! Mais c'est au mieux ! Tu l'aimes ?  
Dis-le-lui ! Tu t'es couvert de gloire à ses yeux aujourd'hui !

**CYRANO.** Regarde-moi, mon cher, et dis quelle espérance  
Pourrait bien me laisser cette protubérance !  
Oh ! je ne me fais pas d'illusion ! – Parbleu,  
Oui, quelquefois, je m'attendris, dans le soir bleu ;  
J'entre en quelque jardin où l'heure se parfume ;  
Avec mon pauvre grand diable de nez je hume  
L'avril, – je suis des yeux, sous un rayon d'argent,  
Au bras d'un cavalier, quelque femme, en songeant  
Que pour marcher, à petits pas, dans de la lune,  
Aussi moi j'aimerais au bras en avoir une,  
Je m'exalte, j'oublie... et j'aperçois soudain  
L'ombre de mon profil sur le mur du jardin !

**CYRANO DE BERGERAC, EDMOND DE ROSTAND, ACTE 1, SCENE 5**

**LE BRET.** Tu pleures

**CYRANO.** Ah ! non, cela, jamais ! Non, ce serait trop laid,  
Si le long de ce nez une larme coulait !  
Je ne laisserai pas, tant que j'en serai maître,  
La divine beauté des larmes se commettre  
Avec tant de laideur grossière !... Vois-tu bien,  
Les larmes, il n'est rien de plus sublime, rien,  
Et je ne voudrais pas qu'excitant la risée,  
Une seule, par moi, fût ridiculisée !...

**ROBERTO ZUCCO, BERNARD-MARIE KOLTÈS****XI. LE DEAL.**

*A la réception de l'hôtel du Petit Chicago.*

*La patronne dans son fauteuil, et la gamine qui attend.*

LA GAMINE : Je suis laide.

(...) Je suis grosse, j'ai un double menton, deux ventres, des seins comme des ballons de football, et quant aux fesses, heureusement qu'elles sont derrière nous, comme ça on ne les voit pas. Mais je suis certaine qu'elles sont comme deux jambons qui balancent à chaque pas que je fais.

(...) J'en suis sûre, j'en suis sûre ; je vois bien, dans la rue, les chiens qui me suivent la langue dehors et de la bave qui dégouline de leur gueule. Si je les laissais faire, ils croqueraient là-dedans comme à un étalage de boucherie.

LA PATRONNE. Mais où vas-tu chercher cela, petite dinde ? Tu es jolie, tu es ronde, tu es potelée, tu as des formes. Crois-tu que les hommes aiment les branches d'arbre sec qu'on a peur de casser en les prenant dans la main ? Ils aiment les formes, ma petite, ils aiment les formes qui leur remplissent bien la main.

LA GAMINE. Je voudrais être une branche d'arbre sec qu'on a peur de casser. Je voudrais être maigre.

(...)

**LES BONNES, JEAN GENET**

**CLAIRE.** Je sais ce que je dis. Je suis Claire. Et prête. J'en ai assez. Assez d'être l'araignée, le fourreau de parapluie, la religieuse sordide et sans Dieu, sans famille ! J'en ai assez d'avoir un fourreau comme autel. Je suis la pimbêche, la putride. (...) J'en ai assez de ce miroir effrayant qui me renvoie mon image comme une mauvaise odeur. Tu es ma mauvaise odeur. (...)

**SOLANGE.** Je sais que je te dégoûte. Je te répugne. Et je le sais puisque tu me dégoûtes. S'aimer dans le dégoût, ce n'est pas s'aimer.

## HAMLET, WILLIAM SHAKESPEARE, ACTE 3, SCENE 1

HAMLET. Être, ou ne pas être, la question est là.  
 L'esprit est-il plus noble quand il souffre (...)  
 Ou quand il s'arme contre un flot trouble,  
 (...) Mourir, dormir ;  
 Dormir ; rêver peut-être -eh, c'est l'écueil !  
 Car ce sommeil de mort peut apporter des rêves  
 (...) C'est cette idée  
 Qui donne longue vie à nos détresses.  
 Car qui supporterait l'affront du temps,  
 Ses gifles, les tyrans toujours vainqueurs,  
 L'orgueil qui nous méprise, les souffrances,  
 D'un amour dédaigné, la loi trop lente (...) ?  
 Qu'il y ait quelque chose après la mort,  
 Cette terre inconnue dont les frontières  
 Se referment sur tous les voyageurs,  
 Qui paralyse notre volonté  
 Et nous fait préférer nos maux présents  
 A d'autres qui nous sont inconnaissables ?  
 Ainsi, notre conscience nous rend lâches ; (...)

## LES VAGUES, VIRGINIA WOOLF

Il faut des heures et des heures, dit Rhoda, avant que je puisse éteindre la lumière et demeurer couchée sur mon lit suspendue au-dessus du monde, avant que je puisse laisser tomber la journée, avant que je puisse laisser pousser mon arbre, qui frissonne en tonnelles vertes au-dessus de ma tête. Ici je ne peux pas le laisser pousser. Quelqu'un y frappe. On pose des questions, on interrompt, on l'abat.

À présent je vais aller à la salle de bains ôter mes chaussures et me laver ; mais tout en me lavant, tout en penchant la tête au-dessus de la cuvette, je vais laisser le voile de l'impératrice de Russie couler sur mes épaules. Les diamants de la couronne impériale flamboient sur mon front. J'entends gronder la foule hostile alors que je m'avance sur le balcon.

À présent je me sèche les mains, énergiquement, de telle façon que Mademoiselle, dont j'ai oublié le nom, ne se doute pas que lève le poing contre une populace en furie. "Je suis votre impératrice, bonnes gens." J'ai une attitude de défi. Je suis sans peur. Je suis conquérante.

Mais mon rêve est un rêve mince. Mon arbre un arbre de papier. (...) Il n'est pas solide ; il ne me satisfait pas ce rêve d'impératrice. Il me laisse, à présent qu'il s'est effondré, ici dans le couloir, presque frissonnante.

## LES VAGUES, VIRGINIA WOOLF

Ça, c'est mon visage, dit Rhoda, dans le miroir derrière l'épaule de Susan- ce visage est mon visage. Mais je vais plonger derrière elle pour le cacher, car je ne suis pas là. Je n'ai pas de visage. Les autres ont un visage ; Susan et Jinny ont un visage ; elles sont là. Leur monde est le monde réel. Les objets qu'elles soulèvent sont lourds. Elles disent Oui, elles disent Non ; alors que moi j'hésite et je change et l'on me perce à jour en moins d'une seconde. Si elles rencontrent une servante celle-ci les regarde sans rire. Mais elle se rit de moi. Elles savent quoi répondre quand on leur parle. Elles rient pour de bon ; elles se mettent en colère pour de bon ; alors que moi il faut d'abord que je regarde et fasse ce que font les autres une fois qu'ils l'ont fait.

**RICHARD III, WILLIAM SHAKESPEARE, ACTE 1, SCENE 1**

**RICHARD.** Mais moi qui ne suis pas formé pour ces jeux folâtres, — ni pour faire les yeux doux à un miroir amoureux, — moi qui suis rudement taillé et qui n'ai pas la majesté de l'amour — pour me pavaner devant une nymphe aux coquettes allures, — moi en qui est tronquée toute noble proportion, — moi que la nature décevante a frustré de ses attraits, — moi qu'elle a envoyé avant le temps — dans le monde des vivants, difforme, inachevé, — tout au plus à moitié fini, — tellement estropié et contrefait — que les chiens aboient quand je m'arrête près d'eux ! — eh bien, moi, dans cette molle et languissante époque de paix, — je n'ai d'autre plaisir pour passer les heures — que d'épier mon ombre au soleil — et de décrire ma propre difformité.

**POURQUOI LES POETES INCONNUS RESTENT INCONNUS, RICHARD BRAUTIGAN****LINDA**

Le rideau se lève. La scène est vide de décor. Un jeune homme effectue rapidement les cent pas à travers la scène. Il fait quelques va-et-vient, s'arrête brutalement, et se frotte le visage de bas en haut avec ses mains, puis il marche lentement vers une commode imaginaire, l'ouvre et en sort un pistolet imaginaire. Il pointe le pistolet sur sa tempe. Il dit doucement: «Linda ...»

Il appuie sur la détente du pistolet imaginaire et on entend un coup de feu.

Il laisse tomber le pistolet sur le sol.

Il s'écroule sur le sol. Il est allongé et ne bouge pas.

Un jeune et une jeune femme font leur entrée en scène. Ils se tiennent par la main et rient. Ils traversent la scène et s'arrêtent près du corps.

Ils font comme s'il n'était pas là.

Ils s'embrassent.

La fille dit : « La vie n'est-elle pas merveilleuse ? »

" Oh ! si, elle l'est », dit l'homme.

Ils traversent la scène en direction des coulisses.

On entend un éclat de rire provenant des coulisses, puis le rideau s'abaisse.

**BENJAMIN WALTER, FREDERIC SONNTAG,**

**Extrait du journal de Benjamin Walter 07 décembre 2009.**

« Mon incapacité à me saisir du réel, à y participer, ce serait aller un peu vite en besogne que de l'attribuer à une forme de timidité. En allant vite, oui, on peut dire que je suis timide, et c'est sans doute ainsi que quantité de gens doivent me percevoir, comme un garçon timoré, en retrait du monde. Mais il s'agissait en réalité d'autre chose. Il s'agissait d'une déception du réel, de sa nature intrinsèquement imparfaite. C'est cela qui me faisait lui préférer un pur imaginaire, une pure forme fantasmée. Je ne crois pas que ce fût par peur du réel que je me réfugiais dans cet espace intérieur, mental. Non, le chemin se faisait en quelque sorte dans l'autre sens. Partant d'un rêve intérieur "idéal", je me confrontais toujours à la nature imparfaite du réel, à sa disgrâce, jamais la réalité ne pouvait être à la mesure de la forme que je lui avais donné antérieurement dans ma tête. Alors, je m'arrêtais en chemin et faisais demi-tour. Non par peur, donc, mais par déception. La timidité est une forme de crainte, de peur du réel, qui vous demande d'agir, mais comment appelle-t-on ce qui vous empêche d'agir par déception du réel ? Écrire fut dès lors l'amorce d'une réconciliation. »

Vois cette gueule, c'est pas du visage, ça, c'est de la gueule avec la tête, c'est pas fait de voile de tulle, c'est indubitable, c'est une gueule de tête, de la tête frappée, de la tête violentée de midi, à boule, de la ronde dure, vois, comme elle vient tard dans la journée, la ronde tête boule, c'est de la boule de gorge, tu ne peux pas détacher la gorge de la tête, vois, cette gueule-là, c'est de la tête engorgée, qui se pose là, la tête tarée, elle se pose à l'air, la tête à gorge, elle grogne, grondements de cons, la grosse ronde grondante, elle se pose là, bon dieu, en statufaction, avec le nez, l'air de poser rondement une boule de gueule à gorge qui grogne.

# SOLAL - 13 textes

## Description

Solal aime la musique qui « tape », Il en fait lui-même et s’amuse à détourner les morceaux. Il est assez looké. Il a une vision tranchée sur le monde des adultes et les paradoxes de la société. Il n’aime pas trop les phénomènes de groupe et les mouvements de masse et de mode. Son esprit rebelle fait qu’il est admiré et craint par les autres garçons.

AVEC LES AUTRES	SOLAL
ISHAM	Solal est sur la réserve avec Isham. Ils restent néanmoins en bons termes. Solal rit aux blagues d’Isham mais il a d’autres centres d’intérêt.
MATHIS	Solal aime en secret la petite amie de Mathis. Il pense qu’ils ne vont pas ensemble, que Mathis ne comprend pas Anaïs, etc. Il trouve Mathis trop fade mais qu’il est vraiment un chouette type. Mathis trouve que Solal cherche à se rendre intéressant.
GABRIEL	Ils ont des goûts musicaux proches. Gabriel aime aussi la musique qui tape un peu. L’agressivité vis-à-vis du monde de Gabriel fait rire Solal mais cette violence l’inquiète un peu aussi.
ANAIS	Amoureux caché d’Anaïs. Il partage ensemble le goût pour les mêmes groupes musicaux. Il la trouve trop victime des autres. Son amour pour elle l’empêche d’être en lien réel avec les autres.
ALMA	Il admire sa capacité à se battre et son désir d’agir alors que lui ne s’en sent pas capable. Ils partagent un éveil au féminisme, mais Solal n’en parle pas trop devant les autres garçons.
SAFIA	Ils jouent parfois en réseau ensemble. Avec Jules Elie, Il est intéressé par le survivalisme. Il ne comprend pas bien la démarche, mais ça a l’air chouette. Mais est-ce le survivalisme que défend Safia ? ou n’est-ce qu’un moyen de se rapprocher d’Anaïs qui s’y intéresse vraiment ?
VICTOR	Ils sont très bons amis depuis peu. Ce qui agace Marilou. Victor est drôle, et ils s’amusent beaucoup à faire des conneries ensemble. Il ne sait pas que Victor craque pour lui, et qu’il en fait des caisses pour attirer son attention. Ils viennent de faire une chanson ensemble, Victor chante un texte de lui et Solal l’accompagne et fait les chœurs.
MARILOU	Solal la trouve dure, pourtant ils sont très proches dans leur raisonnement. Marilou est particulièrement agressive avec lui en mode humour, mais c’est peut-être un peu trop grinçant...Il ne comprend pas pourquoi elle est si agressive à son égard si ouvertement.
JULES ELIE	Ils jouent parfois ensemble aux jeux en réseau surtout les jeux qui sont teintés de mythologie. Ils ont des échanges essentiellement sur la mythologie et Jules Elie étale sa science. Ils s’embrouillent régulièrement sur ce sujet ou sur des termes techniques.

**AUTEURS:** Virginia Woolf, Sylvia Plath, Johann Wolfgang Von Goethe, Jean Racine, Frank Wedekind, Alfred de Musset, Olivier Py, Hermann Hesse, Charles Baudelaire, William Shakespeare

## LES VAGUES, VIRGINIA WOOLF

Je brûle, je grelotte, dit Jinny. Je passe tour à tour au soleil et à l'ombre. (...) A travers cette fente de la haie, j'ai vu Jinny l'embrasser, dit Suzanne. J'ai levé ma tête penchée sur un pot de fleur et j'ai regardé à travers la fente de la haie. J'ai vu Jinny l'embrasser. Jinny et Louis je les ai vus s'embrasser. Maintenant je vais envelopper ma détresse de mon mouchoir de poche. Je vais le serrer bien fort et l'enrouler comme une boule. Je vais aller seule dans le bois de hêtres avant les leçons. Je ne m'assiérai pas devant la table pour faire des additions. Je ne m'assiérai pas près de Jinny et près de Louis. Je vais prendre mon chagrin et l'étaler parmi les racines des hêtres. Je vais l'examiner de près et le prendre entre mes doigts. Je mangerai des noix, et je chercherai des œufs sous les ronces, et mes cheveux s'emmêleront, et je dormirai sous les haies, buvant l'eau des mares, et je mourrai là. »

## LA CLOCHE DE DETRESSE, SYLVIA PLATH

### Extrait 1

J'ai horreur de parler à un groupe. Quand je dois parler à un groupe, j'essaie toujours d'isoler une personne et de lui parler à elle, mais pendant que je parle je sens que les autres m'observent et me prennent en traître. J'ai également horreur des gens qui vous demandent pleins d'entrain comment vous vous sentez et qui s'attendent à ce que vous leur répondiez « Très bien » alors qu'ils savent pertinemment que vous êtes à l'agonie.

### Extrait 2

Les gens ne sont faits avec rien de plus que de la poussière, je ne voyais pas du tout pourquoi soigner ces tas de poussière vaudrait mieux qu'écrire des poèmes dont les gens se souviendraient, qu'ils se réciteraient quand ils seraient tristes, malades ou insomniaques...

## BERENICE - RACINE ACTE 1 SCÈNE 2

ANTIOCHUS

Eh bien, Antiochus, es-tu toujours le même ?

Pourrai-je sans trembler lui dire : je vous aime ?

Mais quoi ! Déjà je tremble, et mon cœur agité

Craint autant ce moment que je l'ai souhaité.

Bérénice autrefois m'ôta toute espérance.

Elle m'imposa même un éternel silence.

Je me suis tu cinq ans. Et jusques à ce jour

D'un voile d'amitié j'ai couvert mon amour.

(...)

Quel fruit me reviendra d'un aveu téméraire ?

Ah ! Puisqu'il faut partir, partons sans lui déplaire.

Retirons-nous, sortons, et sans nous découvrir,

Allons loin de ses yeux l'oublier, ou mourir.

Hé quoi ! Souffrir toujours un tourment qu'elle ignore ?

Toujours verser des pleurs qu'il faut que je dévore ?

(...)

Après cinq ans d'amour, et d'espoir superflus,

Je pars, fidèle encor quand je n'espère plus.

Au lieu de s'offenser, elle pourra me plaindre.

Quoi qu'il en soit, parlons, c'est assez nous contraindre.

Et que peut craindre, hélas ! un amant sans espoir

Qui peut bien se résoudre à ne la jamais voir.

## LES SOUFFRANCES DU JEUNE WERTHER, JOHANN WOLFGANG VON GOETHE

### Extrait 1

Quelquefois je ne puis comprendre comment un autre peut l'aimer, ose l'aimer, quand je l'aime si uniquement, si profondément, si pleinement ; quand je ne connais rien, ne sais rien, n'ai rien qu'elle. (...)

### Extrait 2

Non, je ne me trompe pas ! Je lis dans ses yeux noirs un véritable intérêt pour moi et pour mon sort. Oui, je sens même, je puis en croire mon cœur, qu'elle... Oserai-je, pourrai-je prononcer ces paroles qui renferment le ciel ? je sens qu'elle m'aime ! Elle m'aime ! Et combien je me deviens cher à moi-même, combien...je puis bien te le dire, à toi, tu sauras me comprendre...combien je m'adore, depuis qu'elle m'aime ! Est-ce de la présomption ? est-ce le sentiment de ma véritable situation ?... Je ne connais pas d'homme dont je pusse craindre qu'il me fît tort dans le cœur de Charlotte. Et pourtant quand elle parle de son fiancé, qu'elle en parle avec tant de chaleur et d'affection...je ne fais l'effet d'un homme qu'on dépouille de tous ses honneurs, de toutes ses dignités et auquel on enlève son épée.

## LE CAHIER NOIR, OLIVIER PY

L'ange de la mélancolie, les yeux lassés des beautés fugitives, taille une branche avec un mauvais couteau, mais pour en faire quoi au juste ? Un stylet et se le planter dans le cœur, crayon pour un mauvais poème, rien peut-être, la branche taillée pour le geste, éperdu et répétitif, mais qui permet à l'âme de tenir dans la souffrance en équilibre. Car si l'âme souffre trop elle ne peut plus chanter mais si elle ne souffre pas pourquoi chanterait-elle ? Et c'est à cela que sert la torture du désir, profusion de drames, où rien jamais ne s'accomplit.

## DEMIAN, HERMANN HESSE

Au début, je ne fus guère aimé et l'on fit peu de cas de moi dans notre internat. On me railla d'abord, puis on me laissa de côté. Je fus considéré comme un sournois et un original peu agréable. Ce rôle me plut. Je l'exagérai encore et me réfugiai dans une solitude boudeuse qui, extérieurement, pouvait être prise pour un mâle mépris du monde, tandis que, au fond, j'étais sujet à des accès de mélancolie et de désespoir qui me rongeaient. A l'école, je dus remâcher les connaissances déjà acquises, car la classe où j'avais été placé était un peu inférieure à ma classe précédente ; aussi m'habituai-je à considérer mes compagnons avec quelque mépris, comme des enfants.

## DEMIAN, HERMANN HESSE

Ce qu'il adviendrait de moi m'était complètement indifférent. D'une façon particulière et peu élégante, j'étais entré en conflit avec le monde. C'était là ma forme de protestation. Je savais qu'ainsi je ruinais mon existence et parfois je considérais la situation de la façon suivante : si le monde ne pouvait utiliser des êtres tels que moi, s'il ne pouvait leur offrir de meilleure place, de tâche plus élevée, eh bien ! Les hommes tels que moi ne pouvaient que se perdre. Tant pis pour le monde !

**LE CHANDELIER, ALFRED DE MUSSET, ACTE 3, SCÈNE 2****FORTUNIO**

Pourquoi s'est-elle adressée à moi ? Savait-elle donc que je l'aimais ? Pourquoi à moi plutôt qu'à Guillaume ? Est-ce hasard ? Est-ce calcul ? Peut-être au fond se doutait-elle que je n'étais pas indifférent. M'avait-elle vu à cette fenêtre ?

Mais si elle savait que je l'aimais, pourquoi alors ? Parce que cet amour rendait son projet plus facile, et que j'allais, dès le premier mot, me prendre au piège qu'elle me tendait. Mon amour n'était qu'une chance favorable ; elle n'y a vu qu'une occasion.

Est-ce bien sûr ? N'y a-t-il rien autre chose ? Quoi ! elle voit que je vais souffrir, et elle ne pense qu'à en profiter !

Quoi ! elle me trouve sur ses traces, l'amour dans le cœur, le désir dans les yeux, jeune et ardent, prêt à mourir pour elle, et lorsque, me voyant à ses pieds, elle me sourit et me dit qu'elle m'aime, c'est un calcul, et rien de plus !

Rien, rien de vrai dans ce sourire, dans cette main qui m'effleure la main, dans ce son de voix qui m'enivre ?

Ô Dieu juste ! s'il en est ainsi, à quel monstre ai-je donc affaire, et dans quel abîme suis-je tombé ? (...) Non, tant d'horreur n'est pas possible !

Non, une femme ne saurait être une statue malfaisante, à la fois vivante et glacée ! Non, quand je le verrais de mes yeux, quand je l'entendrais de sa bouche, je ne croirais pas à un pareil métier.

Non, quand elle me souriait, elle ne m'aimait pas pour cela, mais elle souriait de voir que je l'aimais. Quand elle me tendait la main, elle ne me donnait pas son cœur, mais elle laissait le mien se donner. Quand elle me disait : « Je vous aime, » elle voulait dire : « Aimez-moi. » (...) il n'y a là ni calcul, ni froideur. Elle ment, elle trompe, elle est femme ; elle est coquette, railleuse, joyeuse, audacieuse, mais non infâme, non insensible. Ah ! insensé, tu l'aimes ! tu l'aimes ! tu pries, tu pleures, et elle se rit de toi !

**L'EVEIL DU PRINTEMPS, FRANK WEDEKIND**

Comme à cet instant délicieux de félicité naissante où je t'ai vue dans la vitrine de Jonathan Schlesinger avec ces membres souples, cette douce cambrure des hanches, ces jeunes seins fermes. Et moi, viendras-tu me rendre visite à moi aussi, de temps en temps, dans mes rêves ? J'ouvre larges mes bras et je t'embrasse à perdre haleine. Tu m'habiteras comme la princesse héréditaire habite son château en ruine. Une main invisible ouvrira les portes et la fontaine du parc se mettra à jaillir joyeusement... Telle est la cause ! Telle est la cause ! (...) Ma gorge se serre quand je pense à mes nuits solitaires. Je te le jure sur mon âme, ma belle, ce n'est pas la lassitude qui me gouverne. Qui pourrait se glorifier d'avoir jamais été rassasié de toi ! Mais tu sucés la moelle de mes os, tu me brises, tu me fais tourner de l'œil . Tu m'en demandes trop, tu m'agaces trop avec tes membres immobiles ! C'était toi ou moi ! Et j'ai remporté la victoire.

**LA CONFESSION D'UN ENFANT DU SIECLE, ALFRED DE MUSSET, PARTIE I, CHAPITRE 2**

Ainsi les jeunes gens trouvaient un emploi de la force inactive dans l'affectation du désespoir. Se railler de la gloire, de la religion, de l'amour, de tout au monde, est une grande consolation, pour ceux qui ne savent que faire ; ils se moquent par-là d'eux-mêmes et se donnent raison tout en se faisant la leçon. Et puis, il est doux de se croire malheureux, lorsqu'on est que vide et ennuyé.

**SPLEEN LXXXVIII, CHARLES BAUDELAIRE - LES FLEURS DU MAL**

Quand le ciel bas et lourd pèse comme un couvercle  
 Sur l'esprit gémissant en proie aux longs ennuis,  
 Et que de l'horizon embrassant tout le cercle  
 Il nous verse un jour noir plus triste que les nuits ;

Quand la terre est changée en un cachot humide,  
 Où l'Espérance, comme une chauve-souris,  
 S'en va battant les murs de son aile timide  
 Et se cognant la tête à des plafonds pourris ;

Quand la pluie étalant ses immenses traînées  
 D'une vaste prison imite les barreaux,

Et qu'un peuple muet d'infâmes araignées  
 Vient tendre ses filets au fond de nos cerveaux,

Des cloches tout à coup sautent avec furie  
 Et lancent vers le ciel un affreux hurlement,  
 Ainsi que des esprits errants et sans patrie  
 Qui se mettent à geindre opiniâtrement.

- Et de longs corbillards, sans tambours ni musique,  
 Défilent lentement dans mon âme ; l'Espoir,  
 Vaincu, pleure, et l'Angoisse atroce,  
 despotique,  
 Sur mon crâne incliné plante son drapeau noir.

**HAMLET, WILLIAM SHAKESPEARE, ACTE 5, SCÈNE 2**

HAMLET. Ce crâne, dans le temps, il avait une langue, et il pouvait chanter. Regarde comment ce rustre te l'envoie balader contre terre, à croire que c'était la mâchoire de Caïn, l'auteur du premier meurtre ! Ça pourrait être la caboche d'une politique sur lequel cet âne prouve maintenant son pouvoir ; un gars qui aurait pu vouloir finir avec Dieu Lui-même, ça se peut, non ? (...) Ou bien un courtisan, qui pouvait dire : « Bonjour, mon doux seigneur. Comment se porte mon doux seigneur ? » Ce pourrait être monseigneur Untel qui disait tant de bien du cheval de monseigneur Untel parce qu'il voulait mendier je ne sais quelle faveur de ce monseigneur-là. N'est-ce pas que ça se peut ? Voilà, oui, et maintenant, il appartient à Monsieur l'Asticot, sans mandibules, cogné sur la caboche par la bêche d'un fossoyeur. Voilà une belle révolution, et, nous, notre chic, c'est de voir ça. Toute la peine qu'on a mise à faire croître ses os, ce n'était donc pour rien d'autre que pour jouer au palet avec ? Les miens me font mal à cette pensée.

(...) Ça ne pourrait pas être un homme de loi ? Où sont maintenant ses liquidités, ses qualités, ses plaidoiries, ses tenures, tous ses jeux de basoche ? (...) Hum, ce gaillard-là pouvait être en Son temps un grand acheteur de terres, avec ses hypothèques, ses reconnaissances, ses termes et ses fins, ses doubles garanties et ses recouvrements. Eh bien, la fin de ses termes, ce que recouvrent ses recouvrements, n'était-ce donc rien qu'une fine caboche emplie d'une poussière fine ? Et la fiabilité de ses garanties, de ses garanties doubles qui plus est, dure-t-elle plus pour ses achats que la longueur du contrat bipartite qui liait ses deux rangées de dents ? (...) Le grand Alexandre est mort, Alexandre a été enterré, Alexandre retourne à la poussière, la poussière est de la terre, de la terre nous faisons de la glaise et pourquoi cette glaise qu'il est devenu ne peut-elle servir à boucher une barrique de bière ?

*Le grand César, d'argile dans sa mort  
 Colmate un trou et tient le vent dehors.  
 Il tenait terre et ciel dans l'épouvante,  
 Voilà qu'il bouche un trou quand bise vente.*

# MATHIS - 12 TEXTES

## Description

Il fait partie des garçons très populaires, il est beau, sympa et sportif. Très ami avec Isham, t moins frimeur que son ami, et c'est justement ça qui attire toutes les filles. Il est en couple depuis longtemps avec Anaïs, ce qui le rend encore plus imprenable et intrigant !

Il fait depuis peu des montages de petites vidéos sportives et drôles avec Isham et Gabriel.

AVEC LES AUTRES	MATHIS
<b>GABRIEL</b>	Gabriel a vraiment du mal avec le coté parfait de Mathis (et aussi parce que c'est le petit ami d'Anaïs). Il le cherche beaucoup. Mais Mathis fait comme si ce n'était rien ; et Isham recadre toujours Gabriel. Ils discutent beaucoup technique ensemble. Gabriel fait des vidéos et des photos et Mathis vient de se mettre au montage. Il y a un peu de concurrence entre les 2 et ça s'exprime dans le domaine de la technique filmique.
<b>SAFIA</b>	Il ne comprend pas trop cette fille. Le survivalisme, la cause animale, tout cela est très obscur pour lui.
<b>SOLAL</b>	Mathis le trouve trop marginal volontairement. Il estime qu'il se donne un genre.
<b>ANAIS</b>	Sa petite amie. C'est son premier amour et après 8 mois d'attente, ils ont essayé de faire l'amour, mais trop de pression, Mathis n'a pas réussi. Après 2 échecs coup sur coup, il a peur, peur de décevoir, peur d'en parler. Cela fait plus d'un an qu'ils sont ensemble, et la pression devient très forte pour lui. Tout le monde les admire, ils sont trop mignons, sympas, personne ne se doute du drame que traverse Mathis.
<b>ALMA</b>	C'est la meilleure amie de sa copine. Ils s'entendent très bien. Ils font même des danses Tik Tok ensemble avec Anaïs. Il admire Alma même si elle lui fait un peu peur.
<b>ISHAM</b>	Son meilleur ami depuis des années et peut-être depuis l'école primaire. Ils font tout ensemble. Isham est très protecteur avec Mathis.
<b>VICTOR</b>	Victor le fait rire. Il a toujours la bonne répartie et n'a pas peur du ridicule, ce qui est quelque chose d'incroyable pour Mathis.
<b>MARILLOU</b>	Elle est trop bizarre pour lui, et elle semble ne pas aller très bien.
<b>JULES ELIE</b>	Mathis n'aime pas les jeux en réseaux. Il préfère les jeux entre potes. C'est trop grand pour lui tout ce monde virtuel en réseau. Ça le perd. Mais Jules Elie est très respecté dans ce groupe, c'est le spécialiste et il n'a pas l'air agressif.

**AUTEURS :** Alfred de Musset, Hermann Hesse, Jacques Brel, Antonin Artaud, Franck Wedekind, Bernard-Marie Koltès, William Shakespeare, Pierre Nicole, Olivier Py.

## LA CONFESSION D'UN ENFANT DU SIECLE, ALFRED DE MUSSET, PARTIE I, CHAPITRE 6

C'était un de ces moments d'ivresse où tout ce qu'on voit, tout ce qu'on entend vous parle de la bien aimée. La nature entière paraît alors comme une pierre précieuse à mille facettes, sur laquelle est gravé le nom mystérieux. On embrasserait volontiers tous ceux qu'on voit sourire, et on se sent le frère de tout ce qui existe.

## ON NE BADINE PAS AVEC L'AMOUR, ALFRED DE MUSSET, ACTE 2, SCENE 5

PERDICAN : Tous les hommes sont menteurs, inconstants, faux, bavards, hypocrites, orgueilleux et lâches, méprisables et sensuels ; toutes les femmes sont perfides, artificieuses, vaniteuses, curieuses et dépravées ; (...) mais il y a au monde une chose sainte et sublime, c'est l'union de deux de ces êtres si imparfaits et si affreux. On est souvent trompé en amour, souvent blessé et souvent malheureux ; mais on aime, et quand on est sur le bord de sa tombe, on se retourne pour regarder en arrière ; et on se dit : " J'ai souffert souvent, je me suis trompé quelquefois, mais j'ai aimé. C'est moi qui ai vécu, et non pas un être factice créé par mon orgueil et mon ennui.

## LA CONFESSION D'UN ENFANT DU SIECLE, ALFRED DE MUSSET, PARTIE I, CHAPITRE 5

La grande raison qui m'empêchait de guérir, c'était ma jeunesse. Dans quelque lieu que je fusse, quelque occupation que je m'imposasse, je ne pouvais penser qu'aux femmes ; la vue d'une femme me faisait trembler. Que de fois je me suis relevé, la nuit, baigné de sueur, pour coller ma bouche sur mes murailles, me sentant prêt à suffoquer ! Il m'était arrivé un des plus grands bonheurs, et peut-être des plus rares, celui de donner à l'amour ma virginité. Mais il en résultait que toute idée de plaisir des sens s'unissait en moi à une idée d'amour ; c'était là ce qui me perdait. Car, ne pouvant m'empêcher de penser continuellement aux femmes, je ne pouvais faire autre chose en même temps que repasser jour et nuit dans ma tête toutes ces idées de débauche, de faux amour et de trahisons féminines, dont j'étais plein. Posséder une femme, pour moi, c'était aimer ; or, je ne songeais qu'aux femmes, et je ne croyais plus à la possibilité d'un véritable amour.

## DEMIAN, HERMAN HESSE

Mais ces paroles avaient atteint l'énigme même de mes années d'adolescence, cette énigme que je porte toujours en moi, et dont je n'avais jamais dit mot à personne. Ce que Demian était venu de me dire sur Dieu et sur le Diable, sur le monde divin officiel et sur le monde satanique passé sous silence, concordait avec ma propre pensée, mon propre mythe, l'idée des deux mondes, c'est-à-dire des deux moitiés du monde : la moitié lumineuse et la moitié sombre. L'idée que mon problème était un problème de tous les hommes, de toute vie et de toute pensée m'envahit tout à coup comme une ombre sacrée, et un sentiment d'angoisse et de respect me pénétra lorsque je vis et sentis que ma vie la plus intime, ma pensée la plus secrète puisaient au fleuve éternel des grandes idées. Cette révélation était plutôt mélancolique, bien qu'elle confirmait mon expérience personnelle et, par-là, m'apportait un certain réconfort. Elle avait un arrière-goût âpre, car elle était accompagnée d'un sentiment nouveau de responsabilité et annonçait la fin de l'enfance et la solitude intérieure.

**DEMIAN, HERMANN HESSE**

Le monde extérieur me laissait tout à fait indifférent et, pendant des jours entiers, je n'étais occupé qu'à écouter tout au fond de moi-même la rumeur des torrents défendus qui bruissaient en moi. J'avais grandi très rapidement ces six derniers mois ; j'étais long comme une perche, maigre et gauche. Le charme de l'enfance avait complètement disparu chez moi. Je sentais que l'on ne pouvait pas m'aimer tel que j'étais, et me détestais moi-même.

**AU SUIVANT - JACQUES BREL**

Au suivant au suivant  
 Tout nu  
 Dans ma serviette  
 Qui me servait de pagne  
 J'avais le rouge au front et le savon à la main  
 Au suivant au suivant  
 J'avais juste vingt ans et nous étions cent vingt  
 A être le suivant de celui qu'on suivait  
 Suivant, suivant  
 J'avais juste vingt ans et je me déniaisais  
 Au bordel ambulante d'une armée en campagne  
 Suivant, suivant  
 Moi j'aurais bien aimé un peu plus de tendresse  
 Ou alors un sourire ou bien avoir le temps  
 Mais suivant, suivant  
 Ce ne fut pas Waterloo , non non  
 Ce ne fut pas Arcole  
 Ce fut l'heure où l'on regrette d'avoir manqué l'école  
 Suivant, suivant  
 Mais je jure que d'entendre cet adjudant de mes fesses  
 C'est des coups à vous faire des armées d'impuissants  
 Je jure sur la tête de ma première vérole  
 Que cette voix depuis je l'entends tout le temps  
 Au suivant, au suivant  
 Cette voix qui sentait l'ail et le mauvais alcool  
 C'est la voix des nations et c'est la voix du sang  
 Au suivant, au suivant  
 Et depuis chaque femme à l'heure de succomber  
 Entre mes bras trop maigres semble me murmurer  
 Au suivant, au suivant  
 Tous les suivants du monde  
 devraient se donner la main  
 Voilà ce que la nuit je crie dans mon délire  
 Au suivant, au suivant  
 Et quand je ne délire pas  
 J'en arrive à me dire  
 Qu'il est plus humiliant d'être suivi que suivant  
 Au suivant au suivant  
 Un jour je me ferai cul-de-jatte ou bonne sœur ou pendu  
 Enfin un de ces machins où je ne serai jamais plus  
 Le suivant , non je peux plus , non  
 Le suivant

**L'EVEIL DU PRINTEMPS, FRANK WEDEKIND,**

Grand bien leur fasse. Je n'ai pas ma place ici. Qu'ils se bouffent entre eux si ça leur chante. Je ferme la porte derrière moi et bon débarras. Je ne tiens pas particulièrement à me faire trimballer dans les choux. Je ne me suis jamais imposé, je ne vais pas commencer maintenant.

**FRAGMENT D'UN JOURNAL D'ENFER, ANTONIN ARTAUD**

La paralysie me gagne et m'empêche de plus en plus de me retourner sur moi-même. Je n'ai plus de point d'appui, plus de base ... je me cherche je ne sais où. Ma pensée ne peut plus aller où mon émotion et les images qui se lèvent en moi la poussent. (...). Il faut que l'on comprenne que c'est bien l'homme vivant qui est touché en moi et que cette paralysie qui m'étouffe est au centre de ma personnalité usuelle et non de mes sens d'homme prédestiné. Je suis définitivement à côté de la vie. Mon supplice est aussi subtil, aussi raffiné qu'il est âpre. Il me faut des efforts d'imagination insensés, décuplés par l'étreinte de cette étouffante asphyxie pour arriver à *penser* mon mal. (...)  
 Tu as bien tort de faire allusion à cette paralysie qui me menace. Elle me menace en effet et elle gagne de jour en jour. Elle existe déjà et comme une horrible réalité. (...), mais voilà longtemps que (...) mon inconscient tout entier me commande avec des impulsions qui viennent du fond de mes rages nerveuses et du tourbillonnement de mon sang. Images pressées et rapides, et qui ne prononcent à mon esprit que des mots de colère et de haine aveugle, mais qui passent comme des coups de couteau ou des éclairs dans un ciel engorgé.

**ROMEO ET JULIETTE, WILLIAM SHAKESPEARE**

**JULIETTE.** - Étends ton épais rideau, nuit vouée à l'amour, que les yeux de la rumeur se ferment et que Roméo bondisse dans mes bras, ignoré, inaperçu ! Pour accomplir leurs amoureux devoirs, les amants y voient assez à la seule lueur de leur beauté ; et, si l'amour est aveugle, il s'accorde d'autant mieux avec la nuit... Viens, nuit solennelle, matrone au sobre vêtement noir, apprends-moi à perdre, en la gagnant, cette partie qui aura pour enjeux deux virginités sans tache; cache le sang hagard qui se débat dans mes joues, avec ton noir chaperon, jusqu'à ce que le timide amour devenu plus hardi, ne voie plus que chasteté dans l'acte de l'amour ! À moi, nuit ! Viens, viens : tu feras le jour de la nuit, quand tu arriveras sur les ailes de la nuit, plus éclatant que la neige nouvelle sur le dos du corbeau. Viens, gentille nuit ; viens, chère nuit au front noir donne-moi mon Roméo, et, quand il sera mort, prends-le et coupe le en petites étoiles, et il rendra la face du ciel si splendide que tout l'univers sera amoureux de la nuit et refusera son culte à l'aveuglant soleil... Oh ! j'ai acheté un domaine d'amour mais je n'en ai pas pris possession, et celui qui m'a acquise n'a pas encore joui de moi. Fastidieuse journée, lente comme la nuit l'est, à la veille d'une fête, pour l'impatient enfant qui a une robe neuve et ne peut la mettre encore !

## **ROBERTO ZUCCO, BERNARD-MARIE KOLTES**

ZUCCO. Je suis un garçon normal et raisonnable. Je ne me suis jamais fait remarquer. (...) J'ai toujours pensé que la meilleure manière de vivre tranquille était d'être aussi transparent qu'une vitre, comme un caméléon sur la pierre, passer à travers les murs, n'avoir ni couleur ni odeur ; que le regard des gens vous traverse et voie les gens derrière vous, comme si vous n'étiez pas là. C'est une rude tâche d'être transparent ; c'est un métier ; c'est un ancien, très ancien rêve d'être invisible. Je ne suis pas un héros. Les héros sont des criminels. Il n'y a pas de héros dont les habits ne soient trempés de sang, et le sang est la seule chose au monde qui ne puisse pas passer inaperçue. C'est la chose la plus visible du monde. Quand tout sera détruit, qu'un brouillard de fin du monde recouvrira la terre, il restera toujours les habits trempés de sang des héros. Moi, j'ai été un bon élève. On ne revient pas en arrière quand on a pris l'habitude d'être un bon élève. (...) C'est le jour, demain, du cours de linguistique. J'y serai, invisible parmi les invisibles, silencieux et attentif dans l'épais brouillard de la vie ordinaire. (...) Je suis comme un train qui traverse tranquillement une prairie et que rien ne pourrait faire dérailler. Je suis comme un hippopotame enfoncé dans la vase et qui se déplace très lentement et que rien ne pourrait détourner du chemin ni du rythme qu'il a décidé de prendre.

## **DE LA CONNAISSANCE DE SOI-MEME, PIERRE NICOLLE**

L'homme veut se voir, parce qu'il est vain. Il évite de se voir, parce qu'étant vain il ne peut souffrir la vue de ses défauts et de ses misères. Pour accorder donc ces désirs contraires, il a recours à un artifice digne de sa vanité, par lequel il trouve moyen de les contenter tous deux en même temps. C'est de couvrir d'un voile tous ses défauts, de les effacer en quelque sorte de l'image qu'il se forme de lui-même, et de n'y laisser que les qualités qui le peuvent relever à ses propres yeux. S'il ne les a pas effectivement, il se les donne par son imagination ; et s'il ne les trouve pas dans son propre être, il les va chercher dans les opinions des hommes, ou dans les choses extérieures qu'il attache à son idée, comme si elles en faisaient partie ; et par le moyen de cette illusion, il est toujours absent de lui-même et présent à lui-même : il se regarde continuellement, et il ne se voit jamais véritablement, parce qu'il ne voit au lieu de lui-même que le fantôme qu'il s'en est formé.

## **LE CAHIER NOIR, OLIVIER PY**

Attendre sans aucun but et jouir encore de l'humiliation de l'attente, et ce que j'écrirais, je l'écrirais dans le noir, je l'écrirais sous la pluie, et quand un ange avec une barbe m'enfermera dans un cagibi, je lui dirai « n'oublie pas de mettre dans ma bouche une merde de chien avant de me bâillonner ». C'est trop tard, l'espoir de la littérature a déserté l'Occident, seuls de pauvres adolescents provinciaux et enivrés de désirs inaccomplis peuvent avoir idée de cet espoir, c'était grand comme l'océan, c'est devenu une goutte cet océan pour eux, ils meurent de soif.

# ISHAM - 12 TEXTES

## Description

Isham prend beaucoup de place physiquement, il est grand et costaud et fait beaucoup de sport. Il aime frimer et plaire aux filles. Il est drôle et aime se moquer de tout le monde et prendre des risques.

AVEC LES AUTRES	ISHAM
<b>ALMA</b>	Il est attiré par elle malgré lui, alors qu'elle représente tout ce qu'il n'aime pas, elle est intello, pas sexy, pas « branchée ».
<b>MATHIS</b>	Son meilleur ami. Ensemble, ils font des vidéos drôles et sportives, Mathis est plus en montage vidéo. Ils aiment regarder le foot avec d'autres potes.
<b>GABRIEL</b>	Isham se moque souvent de Gabriel qui est chétif et peu sportif, mais celui-ci lui est bien utile en filmant tous ses délires de sports et il l'aime bien.
<b>ANAIS</b>	La chérie de son meilleur ami. Elle représente tout ce qu'Isham aimerait avoir, mais il a trouvé sa place en tant que protecteur un peu étouffant.
<b>SOLAL</b>	Solal n'apprécie pas beaucoup sa manière de prendre tout l'espace mais reste très distant avec Isham qui est, lui, assez intrigué par lui, et le respecte...
<b>SAFIA</b>	Il la charrie et se moque d'elle régulièrement.
<b>VICTOR</b>	Aime bien son style. Isham est un peu jaloux parce que Victor plait aux filles sans être dans les clichés masculins. Mais il l'énerve alors se moque de lui.
<b>MARILOU</b>	Elle l'amuse et il la trouve crade et sexy... Elle est trop dévergondée pour lui, trop libre.
<b>JULES ELI</b>	Isham le prend pour un tocard geek mais respecte le geek. Il aime bien le faire parler « geekerie » pour se moquer.

**AUTEURS :** Alfred de Musset, Annie Saumont, Jacques Brel, Sylvia Plath, Robert Musil, Pierre Corneille, Molière, Jules Vallès, Richard Brautigan, Orelsan, William Shakespeare.

**LES FILLES ET LES CHIENS, JACQUES BREL**

Les filles	Ça se pend aux fleurs	Parce que ça n'sait pas
C'est beau comme un jeu	Ça dépend des heures	Comment faut tricher
C'est beau comme un feu	Les filles	Les chiens
C'est beaucoup trop peu	Ça dépend de tout	Ça ne joue à rien
Les filles	Ça dépend surtout	C'est peut-être pour ça
C'est beau comme un fruit	Ça dépend des sous	Qu'on croit les aimer
C'est beau comme la nuit	Mais les chiens	Les filles
C'est beaucoup d'ennuis	Ça n'dépend de rien	Ça donne à rêver
Les filles	Et ça reste là	Ça donne à penser
C'est beau comme un r'nard	A nous voir pleurer	Ça vous donne congé
C'est beau comme un r'tard	Les chiens	Les filles
C'est beaucoup trop tard	Ça ne nous dit rien	Ça se donne pourtant
Les filles	C'est peut-être pour ça	Ça se donne un temps
C'est beau tant qu'ça peut	Qu'on croit les aimer	C'est donnant donnant
C'est beau comme l'adieu	Les filles	Les filles
Et c'est beaucoup mieux	Ça joue au cerceau	Ça donne de l'amour
Mais les chiens	Ça joue du cerveau	A chacun son tour
C'est beau comme des chiens	Ça se joue tango	Ça donne sur la cour
Et ça reste là	Les filles	Les filles
A nous voir pleurer	Ça joue l'amadou	Ça vous donne son corps
Les chiens	Ça joue contre joue	Ça se donne si fort
Ça ne nous dit rien	Ça se joue de vous	Que ça donne des r'mords
C'est peut-être pour ça	Les filles	Mais les chiens
Qu'on croit les aimer	Ça joue à jouer	Ça ne vous donne rien
Les filles	Ça joue à aimer	Parce que ça n'sait pas
Ça vous pend au nez	Ça joue pour gagner	Faire semblant d'donner
Ça vous prend au thé	Les filles	Les chiens
Ça vous prend les dés	Qu'elles jouent les p'tites	Ça ne vous donne rien
Les filles	femmes	C'est peut-être pour ça
Ça vous pend au cou	Qu'elles jouent les grandes	Qu'on doit les aimer
Ça vous pend au clou	dames	Et c'est pourtant pour les filles
Ça dépend de vous	Ça se joue en drames	Qu'au moindre matin
Les filles	Mais les chiens	Qu'au moindre chagrin
Ça vous pend au cœur	Ça ne joue à rien	On renie ses chiens.

**LA CLOCHE DE DETRESSE, SYLVIA PLATH, CHAPITRE 17**

Je me sentais comme un cheval de course dans un monde dépourvu d'hippodromes, ou un champion de football universitaire parachuté à Wall Street dans un costume d'homme d'affaires. Je voyais ma vie se ramifier devant mes yeux comme le figuier de l'histoire. Au bout de chaque branche, comme une grosse figue violacée, fleurissait un avenir merveilleux. Une figue représentait un foyer heureux avec des enfants, une autre figue était une poétesse célèbre, toujours une autre l'Europe, l'Afrique, l'Amérique du Sud, une autre figue représentait un tas d'amants aux noms étranges et aux professions extraordinaires, il y avait encore une figue championne olympique et bien d'autres figues au-dessus que je ne distinguais même pas.

Je me voyais assise sur la fourche d'un figuier, mourant de faim, simplement parce que je ne parvenais pas à choisir quelle figue j'allais manger. Je les voulais toutes, seulement en choisir une signifiait perdre toutes les autres, et assise là, incapable de me décider, les figues commençaient à pourrir et une à une elles éclataient entre mes pieds sur le sol.

## LES DESARROIS DE L'ELEVE TÖRLESS, ROBERT MUSIL

Mourir n'est qu'une conséquence de notre manière de vivre. Nous vivons d'une pensée à une autre pensée, d'un sentiment à un autre. Nos sentiments et nos pensées, au lieu de couler comme un fleuve paisible, nous "passent par la tête", nous "envahissent" et nous quittent : illuminations, éclairs, intermittences. En t'observant bien, tu t'aperçois que l'âme n'est pas une substance qui change de couleur par transitions nuancées, mais que les pensées en jaillissent comme des chiffres d'un trou noir. Tu as telle pensée, tel sentiment, et tout d'un coup d'autres les remplacent, surgissant de rien. Si tu es très attentif, tu peux même saisir, entre deux pensées, l'instant du noir absolu. Cet instant est pour nous, une fois saisi, tout simplement la mort. Notre vie ne consiste en effet qu'à poser des jalons et à sauter de l'un à l'autre, franchissant ainsi chaque jour mille et mille secondes mortelles. Dans une certaine mesure, nous ne vivons que dans ces pauses entre deux bonds. Voilà pourquoi nous éprouvons un effroi si grotesque devant la dernière mort qui est ce que l'on ne peut plus jalonner, l'abîme insondable où nous sombrons. Pour cette manière-là de vivre, elle est vraiment la négation absolue. Mais elle ne l'est que dans cette perspective, que pour celui qui n'a jamais appris à vivre autrement que d'instant en instant. J'appelle cela le mal du sautillerment ; et tout le secret, c'est de le vaincre. Il faut apprendre à éprouver sa vie comme un long glissement calme. Au moment où l'on y parvient, on est aussi près de la mort que de la vie. On ne vit plus, selon nos critères communs, mais l'on peut davantage mourir, puisqu'avec la vie on a suspendu aussi la mort. C'est le moment de l'immortalité, le moment où notre âme, sortant de la prison du cerveau, pénètre dans ses merveilleux jardins.

## L'ILLUSION COMIQUE, CORNEILLE, ACTE 2, SCENE 2

MATAMORE

Je te le dis encore, ne sois plus en alarme ;  
 Quand je veux, j'épouvante ; et quand je veux, je charme ;  
 Et, selon qu'il me plaît, je remplis tour à tour  
 Les hommes de terreur, et les femmes d'amour.  
 Du temps que ma beauté m'était inséparable,  
 Leurs persécutions me rendaient misérable ;  
 Je ne pouvais sortir sans les faire pâmer ;  
 Mille mouraient par jour à force de m'aimer :  
 J'avais des rendez-vous de toutes les princesses ;  
 Les reines à l'envi m'enviaient mes caresses ;  
 Celle d'Éthiopie, et celle du Japon,  
 Dans leurs soupirs d'amour ne mêlaient que mon nom.  
 De passion pour moi deux sultanes troublèrent ;  
 Deux autres, pour me voir, du sérail s'échappèrent : (...)  
 D'ailleurs, j'en devins las ; et pour les arrêter,  
 J'envoyai le Destin dire à son Jupiter  
 Qu'il trouvât un moyen qui fît cesser les flammes  
 Et l'importunité dont m'accablaient les dames :  
 Qu'autrement ma colère irait dedans les cieux  
 Le dégrader soudain de l'empire des dieux,  
 Et donnerait à Mars à gouverner sa foudre.  
 La frayeur qu'il en eut le fit bientôt résoudre :  
 Ce que je demandais fut prêt en un moment ;  
 Et depuis, je suis beau quand je veux seulement.

## DOM JUAN, MOLIERE, ACTE I, SCENE 2

**Dom Juan** : Quoi ? Tu veux qu'on se lie à demeurer au premier objet qui nous prend, qu'on renonce au monde pour lui, et qu'on n'ait plus d'yeux pour personne ? La belle chose de vouloir se piquer d'un faux honneur d'être fidèle, de s'ensevelir pour toujours dans une passion, et d'être mort dès sa jeunesse à toutes les autres beautés qui nous peuvent frapper les yeux ! Non, non : la constance n'est bonne que pour des ridicules ; toutes les belles ont droit de nous charmer, et l'avantage d'être rencontrée la première ne doit point dérober aux autres les justes prétentions qu'elles ont toutes sur nos cœurs. (...) Quoi qu'il en soit, je ne puis refuser mon cœur à tout ce que je vois d'aimable ; et dès qu'un beau visage me le demande, si j'en avais dix mille, je les donnerais tous. Les inclinations naissantes, après tout, ont des charmes inexplicables, et tout le plaisir de l'amour est dans le changement. On goûte une douceur extrême à réduire, par cent hommages, le cœur d'une jeune beauté, à voir de jour en jour les petits progrès qu'on y fait, à combattre par des transports, par des larmes et des soupirs, l'innocente pudeur d'une âme qui a peine à rendre les armes, à forcer pied à pied toutes les petites résistances qu'elle nous oppose, à vaincre les scrupules dont elle se fait un honneur et la mener doucement où nous avons envie de la faire venir. Mais lorsqu'on en est maître une fois, il n'y a plus rien à dire ni rien à souhaiter ; tout le beau de la passion est fini, et nous nous endormons dans la tranquillité d'un tel amour, si quelque objet nouveau ne vient réveiller nos désirs, et présenter à notre cœur les charmes attrayants d'une conquête à faire. Enfin il n'est rien de si doux que de triompher de la résistance d'une belle personne, et j'ai sur ce sujet l'ambition des conquérants, qui volent perpétuellement de victoire en victoire, et ne peuvent se résoudre à borner leurs souhaits. Il n'est rien qui puisse arrêter l'impétuosité de mes désirs : je me sens un cœur à aimer toute la terre ; et comme Alexandre, je souhaiterais qu'il y eût d'autres mondes, pour y pouvoir étendre mes conquêtes amoureuses.

## LE BACHELIER, JULES VALLES, CHAPITRE 1 : EN ROUTE

Je suis LIBRE ! LIBRE ! LIBRE !... Il me semble que ma poitrine s'élargit et qu'une moutarde d'orgueil me monte au nez... J'ai des fourmis dans les jambes et du soleil plein le cerveau. Je me suis pelotonné sur moi-même. Oh ! ma mère trouverait que j'ai l'air noué ou bossu, que mon œil est hagard, que mon pantalon est relevé, mon gilet défait, mes boutons partis – C'est vrai, ma main a fait sauter tout, pour aller fourrager ma chair sur ma poitrine ; je sens mon cœur battre là-dedans à grands coups, et j'ai souvent comparé ces battements d'alors au saut que fait, dans un ventre de femme, l'enfant qui va naître... Peu à peu cependant l'exaltation s'affaisse, mes nerfs se détendent, et il me reste comme la fatigue d'un lendemain d'ivresse. La mélancolie passe sur mon front, comme là-haut dans le ciel, ce nuage qui roule et met son masque de coton gris sur la face du soleil. L'horizon qui, à travers la vitre me menace de son immensité, la campagne qui s'étend muette et vide, cet espace et cette solitude m'emplissent peu à peu d'une poignante émotion... (...)

Et moi, le fier, moi, le brave, je me sens pâlir et je crois que je vais pleurer.

## POURQUOI LES POETES INCONNUS RESTENT INCONNUS, RICHARD BRAUTIGAN

### J'AI DÉCOUVERT LA MORT

À un moment  
de ma vie  
j'ai découvert  
que j'allais  
mourir.

Ça ne m'a pas  
dérangé  
du tout.  
À un autre moment  
de ma vie

j'ai découvert  
ce que mourir voulait dire.  
J'ai pensé  
que c'était une  
mauvaise affaire.

## PEUR DE L'ÉCHEC, ORELSAN

J'ai peur d'me griller les ailes à vouloir briller sous les projecteurs / Au fond, j'm'en bats pas les couilles de c'que disent les gens  
 J'me perds entre ce qu'ils attendent de moi et c'que j'suis vraiment / Tous les jours j'fais l'acteur j'fais semblant J'maquille la peur en plaisantant / J'perds mon temps à m'poser des questions au lieu d'agir  
 J'ai peur de la dépression, j'ai peur de l'avenir et ses déceptions  
 Plus j'grandis, plus le temps passe et plus j'suis déçu  
 Sous l'emprise de l'angoisse des futures blessures  
 Plus j'me cherche des excuses, plus je m'enlise  
 J'm'enivre de négativité, et j'me sens vivre  
 Souvent, j'ai peur de l'ennui, j'ai peur d'avoir aucune raison d'me plaindre / Pourtant j'me sens triste tout le temps, j'me sens vide  
 J'ai peur d'être normal, d'être moyen, ni trop mal, ni trop bien  
 J'crois que j'sers à rien.

## ROMEO ET JULIETTE, WILLIAM SHAKESPEARE, ACTE 1, SCÈNE 4

**MERCUTIO.** - Vous êtes amoureux ; empruntez à Cupidon ses ailes, et vous dépasserez dans votre vol notre vulgaire essor.

**ROMÉO.** - Ses flèches m'ont trop cruellement blessé pour que je puisse m'élancer sur ses ailes légères ; enchaîné comme je le suis, je ne saurais m'élever au-dessus d'une immuable douleur, je succombe sous l'amour qui m'écrase.

**MERCUTIO.** - Prenez le dessus et vous l'écraserez : le délicat enfant sera bien vite accablé par vous.

**ROMÉO.** - L'amour, un délicat enfant ! Il est brutal, rude, violent ! il écorche comme l'épine.

**MERCUTIO.** - Si l'amour est brutal avec vous, soyez brutal avec lui ; écorchez l'amour qui vous écorche, et vous le dompterez.

## MES OCCUPATIONS, HENRI MICHAUX, L'ESPACE DU DEDANS, MES PROPRIETES

Je ne peux pas voir quelqu'un sans le battre. D'autres préfèrent le monologue intérieur. Moi, non. J'aime mieux battre.

Il y a des gens qui s'assoient en face de moi (...) ils restent un certain temps (...)

En voici un.

Je te l'agrippe, toc.

Je te le ragrippe, toc.

Je le pends au portemanteau.

Je le décroche.

Je le repends.

Je le redécroche.

Je le mets sur la table, je le tasse et l'étouffe.

Je le salis, je l'inonde.

Il revit.

Je le rince, je l'étire (je commence à m'énerver, il faut en finir), je le masse, je le serre, je le résume et l'introduis dans mon verre, et jette ostensiblement le contenu par terre, et dis au garçon :

«Mettez-moi donc un verre plus propre.»

Mais je me sens mal, je règle promptement l'addition et je m'en vais.

**LA CONFESSION D'UN ENFANT DU SIECLE, ALFRED DE MUSSET**

Mon seul trésor, après l'amour, était l'indépendance. Dès ma puberté, je lui avais voué un culte farouche, et je l'avais pour ainsi dire dans mon cœur. (...) J'étais accoudé à ma fenêtre, et je regardais un peuplier maigre et solitaire qui se balançait dans le jardin. Je réfléchissais à tous ces états divers et délibérais d'en prendre un. Je les remuai tous dans ma tête l'un après l'autre jusqu'au dernier, après quoi, ne me sentant de goût pour aucun, je laissai flotter mes pensées. Il me sembla tout à coup que je sentais la terre se mouvoir, et que la force sourde et invisible qui l'entraîne dans l'espace se rendait accessible à mes sens ; je la voyais monter dans le ciel; il me semblait que j'étais comme sur un navire ; le peuplier que j'avais devant les yeux me paraissait comme un mât de vaisseau ; je me levai en étendant les bras, et m'écriai : - C'est bien assez peu de choisir d'être un passager d'un jour sur ce navire flottant dans l'éther; c'est bien assez peu d'être un homme, un point noir sur ce navire ; je serai un homme, mais non une espèce d'homme particulière. (...) J'étais donc libre, non par paresse, mais par volonté.

**KOMAN SA SECRI EME ? ANNIE SAUMONT**

Je ferme les yeux, je saute.

À l'instant de la chute je contemplerai le paysage. Ça me rappelle une histoire d'alpinistes. Dans un passage dangereux le premier de cordée dit à ses compagnons, Si jamais vous tombez (quatre cents mètres d'à-pic) n'oubliez pas de regarder à gauche et avec un peu de chance vous pourrez admirer quelques secondes le coucher du soleil sur le mont Blanc.

Ça se nomme "vivre au présent". Obstinément. Une attitude que j'essaie d'adopter

# JULES-ELIE - 12 TEXTES

## Description

Jules Elie joue beaucoup en réseau et il commence à être très bon. Il est en train d'ouvrir une chaîne Twitch. Il est en couple avec Marilou depuis 3 ou 4 mois, c'est la première fois qu'il a une petite amie si longtemps et il semble vraiment amoureux. Il ne sait pas trop bien gérer sa passion pour les jeux et une amoureuxse... Il joue beaucoup avec Safia et Gabriel, un peu avec Marilou mais ça ne l'intéresse pas trop. Il est très ami avec Victor, mais c'est un peu plus compliqué depuis peu.

AVEC LES AUTRES	JULES ELIE
<b>GABRIEL</b>	Gabriel admire Jules Elie et essaie de se mesurer à lui dans les jeux vidéo, mais Jules Elie est vraiment trop fort. Finalement Gabriel met en valeur Jules Elie, et le fait rire quand il s'emporte de manière excessive. Ils ont aussi en commun une réelle violence et une colère, plus camouflée pour Jules Elie, mais aussi forte.
<b>MATHIS</b>	Jules Elie pourrait s'entendre avec Mathis, mais il est un peu timide avec ce genre de garçon trop aimé de tous. Il essaie de créer un lien avec les jeux en réseau, mais Mathis ne s'y intéresse pas vraiment, donc c'est de pire en pire.
<b>SOLAL</b>	Il y a une réelle compétition avec Solal pour Jules Elie. Peut-être parce qu'il pense que Marilou et Solal devraient être ensemble ? Et qu'il ne comprend pas pourquoi elle est avec lui ? et qu'il a peur qu'elle le quitte pour Solal ?... Alors ils jouent en réseau mais dans des équipes adverses, Jules Elie essaie toujours de l'écraser, ils discutent mythologie mais s'embrouillent...
<b>ANAIS</b>	Jules Elie trouve qu'elle ressemble à un personnage de la mythologie, Diane, ou Aphrodite ? Bref, elle est inatteignable. Elle joue de temps en temps avec leur groupe, et là, c'est la princesse pour Jules Elie, il devient soudain très drôle.
<b>ALMA</b>	Il n'est pas très proche d'Alma mais c'est une copine de Marilou. Il ne comprend pas bien ses préoccupations politiques.
<b>ISHAM</b>	Jules Elie est un peu jaloux d'Isham. Il est sportif, dragueur, et il plaît ! Tout ce qu'est Isham dans le réel, Jules Elie l'est dans les mondes virtuels.
<b>VICTOR</b>	Ils sont amis depuis l'école primaire. Inséparables pendant longtemps, à présent, leur préoccupations divergent. Victor est peut-être trop à l'aise dans son corps pour Jules Elie, qui lui, a grandi et grossi un peu trop vite. Victor est fin et agile. Pour compenser, Jules Elie s'est imposé par les jeux vidéo. Jules Elie admire Victor, il est tout ce que lui n'est pas. Il a besoin de cette amitié, mais sa passion des jeux vidéo l'éloigne de Victor.
<b>MARILOU</b>	Sa 1 <sup>ère</sup> vraie petite amie. Il est très amoureux et surpris qu'elle s'intéresse à lui. Elle est pourtant un peu trop libre pour lui, et le choque quelque fois. Comme c'est une grande amie de Victor, elle lui permet de maintenir le lien avec lui.
<b>SAFIA</b>	Pour Jules Elie, c'est un bon pote de jeu. Ils sont de très bons coéquipiers, c'est fluide, leur manière de jouer ensemble. Peut-être que c'est parce qu'elle est très amoureuse, et qu'elle fait tout pour lui plaire dans les jeux vidéo ? Mais Jules Elie ne le voit pas ou alors, il ne veut pas le voir.

**AUTEURS** : Frédéric Sonntag, Sylvia Plath, Paul Claudel, Botho Strauss, Paul Verlaine, Jean-Luc Lagarce, Christophe Tarkos, Alfred De Musset, Jean Racine, William Shakespeare

**L'ÉCHANGE, PAUL CLAUDEL, ACTE 2**

**MARTHE.** - Ho! ho!

Reconnais mon visage! Regarde le visage qui vers le tien se tournait avec révérence !

Regarde le visage de ta femme et vois-le couvert du feu de la honte !

O rougeur insolente ! O rouge,

Voilà que tu éclates, en sorte que ma figure en est toute épanouie

Afflue, chaleur ! Éclate, ô sang ! Flamboie, visage outragé (...)

Si j'étais le chien qui couche sur tes pieds,

Ou le cheval, vieux serviteur qu'il est temps de vendre

pour qu'on l'abatte,

Tu ne remettrais pas la corde dans la main de l'acheteur

Sans quelque petite peine peut-être.

Mais tu désires ardemment être délivré de moi (...)

Malheur à moi

Je me suis donnée à toi, et malheur à moi parce que tu m'as quittée ! (...)

O injure !

O injure! ô soufflet sur la bouche ! ô coup ! ô amour

méprisé! ô haine dans le cœur de celui qui m'est très cher!

O, je te vois tout à coup, en sorte que j'en suis éblouie (...)

Honte ! honte! ô honte! (...)

**Acte III**

Justice ! Justice

Je me tiens devant l'Univers, et je le vois, et toutes choses subsistent par la justice.

Et moi je pousserai un cri, car j'ai souffert d'injustice.

Et je suis petite et humble, mais mon cri ne sera point inentendu.

Justice ! Justice !

J'ai aimé et je n'ai point été aimée.

J'ai été unie à lui et tout vivant il s'est séparé de moi.

Et il m'a déclaré qu'il m'abandonnait et qu'il se séparait de moi par sa propre volonté. (...)

Salut, noir !

Salut,

Figures qui paraissez dans le firmament, les unes qui êtes éternelles et les autres qui passez ! et planètes qui par la nuit suivez la route du Soleil

je te salue, ô Nuit (...)

Consolez-moi dans ma honte et dans mon insuccès !

**IL PLEURE DANS MON CŒUR, PAUL VERLAINE, ROMANCES SANS PAROLES**

Il pleure dans mon cœur  
Comme il pleut sur la ville ;  
Quelle est cette langueur  
Qui pénètre mon cœur ?

Ô bruit doux de la pluie  
Par terre et sur les toits !  
Pour un cœur qui s'ennuie,  
Ô le chant de la pluie !

Il pleure sans raison  
Dans ce cœur qui s'écoëure.  
Quoi ! nulle trahison ?...  
Ce deuil est sans raison.

C'est bien la pire peine  
De ne savoir pourquoi  
Sans amour et sans haine  
Mon cœur a tant de peine

**LE ROI LEAR , WILLIAM SHAKESPEARE**

EDMOND. – C’est bien là l’excellente fatuité des hommes. Quand notre fortune est malade, souvent par suite des excès de notre propre conduite, nous faisons responsables de nos désastres le soleil, la lune et les étoiles : comme si nous étions scélérats par nécessité, imbéciles par compulsion céleste, fourbes, voleurs et traîtres par la prédominance des sphères, ivrognes, menteurs et adultères par obéissance forcée à l’influence planétaire, et coupables en tout par violence divine ! Admirable subterfuge de l’homme putassier : mettre ses instincts de bouc à la charge des étoiles ! Mon père s’est conjoint avec ma mère sous la queue du Dragon, et la Grande Ourse a présidé à ma nativité : – d’où il s’ensuit que je suis brutal et paillard. Bah ! j’aurais été ce que je suis, quand la plus virginale étoile du firmament aurait cligné sur ma bâtardise...

**FANTASIO, ALFRED DE MUSSET, ACTE I, SCENE 2**

**HARTMAN** : Viens donc, Fantasio. (...) Tu as le mois de mai sur les joues.

**FANTASIO** : C’est vrai ; et le mois de janvier dans le cœur. Ma tête est comme une vieille cheminée sans feu : il n’y a que du vent et des cendres. Ouf ! Que cela m’ennuie que tout le monde s’amuse ! Je voudrais que ce grand ciel si lourd fût un immense bonnet de coton, pour envelopper jusqu’aux oreilles cette sottie ville et ses sots habitants. (...) Comme ce soleil couchant est manqué ! La nature est pitoyable ce soir. (...) Je dois bien t’ennuyer, Spark ?

**SPARK** : Non ; pourquoi cela ?

**FANTASIO** : Toi, tu m’ennuies horriblement. Cela ne te fait rien de voir tous les jours la même figure ? (...) Ô Spark ! mon cher Spark, si tu pouvais me transporter en Chine ! Si je pouvais seulement sortir de ma peau pendant une heure ou deux ! (...) Hélas ! tout ce que les hommes se disent entre eux se ressemble ; les idées qu’ils échangent sont presque toujours les mêmes dans toutes leurs conversations ; mais, dans l’intérieur de toutes ces machines isolées, quels replis, quels compartiments secrets ! C’est tout un monde que chacun porte en lui ! un monde ignoré qui naît et qui meurt en silence ! Quelles solitudes que tous ces corps humains ! (...)

Eh bien donc ! où veux-tu que j’aie ? Regarde cette vieille ville enfumée ; il n’y a pas de places, de rues, de ruelles où je n’aie rôdé trente fois ; il n’y a pas de pavés où je n’aie traîné ces talons usés, pas de maisons où je ne sache quelle est la fille ou la vieille femme dont la tête stupide se dessine éternellement à la fenêtre ; je ne saurais faire un pas sans marcher sur mes pas d’hier ; eh bien ! mon cher ami, cette ville n’est rien auprès de ma cervelle. Tous les recoins m’en sont cent fois plus connus ; toutes les rues, tous les trous de mon imagination sont cent fois plus fatigués ; je m’y suis promené en cent fois plus de sens, dans cette cervelle délabrée, moi son seul habitant ! (...) Oh ! s’il y avait un diable dans le ciel ! s’il y avait un enfer, comme je me brûlerais la cervelle pour aller voir tout ça ! Quelle misérable chose que l’homme ! ne pas pouvoir seulement sauter par sa fenêtre sans se casser les jambes ! être obligé de jouer du violon dix ans pour devenir un musicien passable ! Apprendre pour être peintre, pour être palefrenier ! Apprendre pour faire une omelette ! Tiens, Spark, il me prend des envies de m’asseoir sur un parapet, de regarder couler la rivière, et de me mettre à compter un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, et ainsi de suite jusqu’au jour de ma mort.

**RECUEIL, CHRISTOPHE TARKOS**

Je t’aimais et je t’aime toujours, je t’aime encore comme je t’aimais, je t’ai aimé, je ne cessais de t’aimer, je ne peux cesser de t’aimer, je t’ai aimé, je t’aimais, je t’ai vraiment aimé, je t’ai aimé comme je t’aime encore, je t’aime encore, j’ai continué à t’aimer, t’aimant, je continuais à t’aimer, je t’aimais, je continue de t’aimer, je t’ai aimé, je t’aimais pour toujours, je t’aime, je continue, je t’aime.

**JUSTE LA FIN DU MONDE, JEAN-LUC LAGARCE**

LOUIS.

Parfois, c'est comme un sursaut,  
parfois, je m'agrippe encore, je deviens haineux, haineux et enragé,  
je fais des comptes, je me souviens.

Je mords, il m'arrive de mordre.

Ce que j'avais pardonné je le reprends,

Un noyé qui tuerait ses sauveteurs, je leur plonge la tête dans la rivière,  
je vous détruis sans regret avec férocité.

Je dis du mal.

Je suis dans mon lit, c'est la nuit, et parce que j'ai peur, je ne saurais m'endormir, je vomis la haine.

Elle m'apaise et m'épuise

et cet épuisement me laissera disparaître enfin.

Demain, je suis calme à nouveau, lent et pâle.

Je vous tue les uns après les autres, vous ne le savez pas et je suis l'unique survivant, je mourrai le dernier.

Je suis un meurtrier et les meurtriers ne meurent pas, il faudra m'abattre.

**LA CONFESSION D'UN ENFANT DU SIECLE, ALFRED DE MUSSET**

Mais si vous êtes une nature exaltée, croyant à des rêves et voulant les réaliser, je vous réponds alors tout net : L'amour n'existe pas.

Car j'abonde dans votre sens, et je vous dis : Aimer, c'est se donner corps et âme, ou, pour mieux dire, c'est faire un seul être de deux. C'est se promener au soleil, en plein vent, au milieu des blés et des prairies, avec un corps à quatre bras, à deux têtes et à deux cœurs. L'amour, c'est la foi, c'est la religion du bonheur terrestre ; c'est un triangle lumineux placé à la voûte de ce temple qu'on appelle le monde. Aimer, c'est marcher librement dans ce temple, et avoir à son côté un être capable de comprendre pourquoi une pensée, un mot, une fleur, font que vous vous arrêtez et que vous relevez la tête vers le triangle céleste. Exercer les nobles facultés de l'homme est un grand bien, voilà pourquoi le génie est une belle chose ; mais doubler ses facultés, presser un cœur et une intelligence sur son intelligence et sur son cœur, c'est le bonheur suprême. Dieu n'en a pas fait plus pour l'homme ; voilà pourquoi l'amour vaut mieux que le génie. Or, dites-moi, est-ce là l'amour de nos femmes ? Non, non, il faut en convenir. Aimer, pour elles, c'est autre chose : c'est écrire avec mystère, marcher en tremblant sur la pointe du pied, comploter et railler, faire des yeux languissants, pousser de chastes soupirs dans une robe empesée et guindée, puis tirer les verrous pour la jeter par-dessus sa tête, humilier une rivale, tromper un mari, désoler ses amants ; aimer, pour nos femmes, c'est jouer à mentir, comme les enfants jouent à se cacher ; hideuse débauche du cœur, pire que toute la lubricité romaine aux saturnales de Priape ; parodie bâtarde du vice lui-même aussi bien que de la vertu ; comédie sourde et basse, où tout se chuchote et se travaille avec des regards obliques, où tout est petit, élégant et difforme, comme dans ces monstres de porcelaine qu'on apporte de Chine ; dérision lamentable de ce qu'il y a de beau et de laid, de divin et d'inferral au monde ; ombre sans corps, squelette de tout ce que Dieu a fait.

**LA CLOCHE DE DETRESSE, SYLVIA PLATH**

Je ne voulais pas être photographiée, parce que j'allais pleurer. Je ne savais pas pourquoi j'allais pleurer, mais je savais que si quelqu'un m'adressait la parole ou me regardait d'un peu trop près, les larmes jailliraient de mes yeux, les sanglots éclateraient dans ma gorge et je pleurerais pendant une semaine. Je sentais les larmes me noyer les yeux et déborder comme de l'eau d'un verre trop plein que l'on agite.

**GRAND ET PETIT, BOTHO STRAUSS**

LOTTE.

Où aller?

Pas de réponse

Aussi vrai que je suis assise là,  
je devrais être partie depuis longtemps.

Je ne dois pas oublier que j'ai envie de partir  
aussi vrai que je suis assise là.

Où aller?

Chaque pas peut-être le faux.

Où aller dans ce partout ?

Dans le vide, dans le vide.

Rigoureusement.

A supposer que je sache où commencer...

Non. Si je pense ainsi, je ne pourrai pas me lever.

Penser ainsi n'a jamais fait lever quelqu'un de sa chaise.

**HAMLET, WILLIAM SHAKESPEARE, ACTE 2, SCÈNE 2**

HAMLET — Le Danemark est une prison.

(...) Une grande prison, dans laquelle il y a beaucoup de caveaux, de basses fosses et de cachots : le Danemark est un des pires.

(...) Ô Dieu ! je pourrais être enfermé dans une coque de noix, et m'estimer roi d'un espace infini, n'était que j'ai de mauvais rêves.

(...) MAIS un rêve lui-même n'est qu'une ombre.

(...) J'ai, depuis peu (mais pourquoi ? je ne sais), perdu toute ma gaieté, laissé là tous mes exercices accoutumés ; et en vérité, il y a tant d'accablement dans ma disposition, que ce vaste assemblage, la terre, me semble un promontoire stérile ; que cet admirable pavillon, l'air, voyez-vous, ce firmament hardiment suspendu, cette majestueuse voûte incrustée de flammes d'or, eh bien ! cela ne me paraît rien autre chose qu'un immonde et pestilentiel amas de vapeurs. Quel chef-d'œuvre que l'homme ! combien noble par la raison ! combien infini par les facultés ! combien admirable et expressif par la forme et les mouvements ? dans l'action combien semblable aux anges ! dans les conceptions combien semblables à un dieu ! Il est la merveille du monde, le type suprême des êtres animés ! Eh bien ! à mes yeux, qu'est-ce que cette quintessence de la poussière ? L'homme ne me charme pas, ni la femme non plus, quoique par votre sourire vous paraissiez me démentir.

**LA CONFESSION D'UN ENFANT DU SIECLE, ALFRED DE MUSSET, PARTIE I, CHAPITRE 8**

Mon histoire n'est pas longue à dire : je ne puis ni l'aimer, ni en aimer une autre, ni me passer d'aimer.

**ANDROMAQUE, JEAN RACINE, ACTE V, SCÈNE 1**

HERMIONE, *seule.*

Où suis-je ? Qu'ai-je fait ? Que dois-je faire encore ?  
Quel transport me saisit ? Quel chagrin me dévore ?  
Errante, et sans dessein, je cours dans ce palais.  
Ah ! ne puis-je savoir si j'aime, ou si je hais ?  
Le cruel ! de quel œil il m'a congédiée !  
Sans pitié, sans douleur, au moins étudiée.  
L'ai-je vu se troubler et me plaindre un moment ?  
En ai-je pu tirer un seul gémissement ?  
Muet à mes soupirs, tranquille à mes alarmes,  
Semblait-il seulement qu'il eût part à mes larmes ?  
Et je le plains encore ? Et pour comble d'ennui,  
Mon cœur, mon lâche cœur s'intéresse pour lui ?  
Je tremble au seul penser du coup qui le menace ?  
Et prête à me venger, je lui fais déjà grâce ?  
Non, ne révoquons point l'arrêt de mon courroux :  
Qu'il périsse ! Aussi bien il ne vit plus pour nous.  
Le perfide triomphe, et se rit de ma rage :  
Il pense voir en pleurs dissiper cet orage ;  
Il croit que toujours faible et d'un cœur incertain,  
Je parerai d'un bras les coups de l'autre main.  
Il juge encor de moi par mes bontés passées.  
Mais plutôt le perfide a bien d'autres pensées.  
Triomphant dans le temple, il ne s'informe pas  
Si l'on souhaite ailleurs sa vie ou son trépas.  
(...)

# ANAÏS - 13 TEXTES

## Description

Elle est très jolie et plait à tous les garçons. Les filles l'admirent aussi. On peut dire que c'est la fille populaire par excellence, et plutôt sympa. C'est la meilleure amie d'Alma et la petite amie de Mathis depuis longtemps. Mais si tout semble aller pour le mieux entre ces deux-là, il y a en réalité des problèmes sous-jacents.

Elle aime chanter et depuis peu, se découvre une passion pour Iron Maiden.

AVEC LES AUTRES	ANAÏS
<b>GABRIEL</b>	Gabriel est tout le temps en train de la regarder, de la juger, de la critiquer. Elle est toujours la cible de ses remarques. C'est assez difficile à vivre pour Anaïs. Pourtant, les autres prennent toujours sa défense sans qu'elle ait besoin de faire quoi que ce soit.
<b>MATHIS</b>	Cela fait plus d'1 an qu'ils sont ensemble et ils se connaissent depuis longtemps. C'est presque un vieux couple. Mathis est admiré par beaucoup de monde et toutes les filles craquent sur lui. Est-elle amoureuse de lui, ou de l'image que leur couple renvoie ? Anaïs ne sait plus vraiment. C'est agréable d'être sa petite amie, il est super, mais dans l'intimité, cela ne semble pas si simple entre eux.
<b>SOLAL</b>	Ils échangent via les réseaux sur leur goût commun pour Iron Maiden une vraie découverte pour Anaïs ! Et comme elle chante et qu'il fait un peu de musique, ils pourraient peut-être jouer ensemble, prochainement ? Elle le trouve un peu bizarre, curieux et un peu crade.
<b>ISHAM</b>	C'est le meilleur ami de Mathis. Il est très ouvert avec elle, très protecteur, un peu comme un grand frère.
<b>ALMA</b>	C'est sa meilleure amie. Elles font tout ensemble, et Alma entraîne Anaïs dans son délire de danses TikTok. Alma est assez protectrice avec Anaïs. Elle voit bien qu'elle a du mal à résister, qu'elle est très enviée et désirée par les autres.
<b>SAFIA</b>	Anaïs s'intéresse beaucoup au mouvement survivaliste que défend Safia. Elle découvre un peu Safia grâce à cela. Jusque-là, elles n'étaient pas très proches.
<b>VICTOR</b>	Elle aimerait bien être copine avec Victor, mais comme Victor est tout le temps avec Marilou et que celle-ci n'aime pas trop Anaïs, cela bloque un peu une possibilité d'amitié...
<b>MARILOU</b>	Anaïs admire en secret l'insolence de Marilou. Elle aimerait pouvoir être aussi libre et n'en avoir rien à faire de l'avis des autres. Mais Marilou déteste Anaïs, elle l'énerve fortement. Anaïs le sait mais fait semblant de ne pas s'en rendre compte. Cela l'atteint beaucoup en réalité, mais elle cherche à le cacher.
<b>JULES ELIE</b>	Il est très gentil avec elle. De temps en temps, elle va jouer en réseau avec ce groupe, elle a l'impression d'entrer dans un monde nouveau et Jules Elie fait le chevalier servant.

**AUTEURS** : Virginia Woolf, Olivier Cadiot, Pierre Corneille, Bernard-Marie Koltès, Marguerite Duras, Sylvia Plath, Lars Norèn, Christophe Tarkos, Molière, Arthur Rimbaud, Charles Baudelaire

**LA PLACE ROYALE, PIERRE CORNEILLE, ACTE I, SCENE 4**

**CLEANDRE.** Mais voir de ce côté ta démarche avancée  
Montre bien qu'Angélique est fort dans ta pensée.

**ALIDOR.** Hélas ! c'est mon malheur : son objet trop charmant,  
Quoi que je puisse faire, y règne absolument.

**CLEANDRE.** De ce pouvoir peut-être elle use en inhumaine ?

**ALIDOR.** Rien moins, et c'est par là que redouble ma peine  
Ce n'est qu'en m'aimant trop qu'elle me fait mourir ;  
Un moment de froideur, et je pourrais guérir ;

Une mauvaise œillade, un peu de jalousie,  
Et j'en aurais soudain passé ma fantaisie :

Mais las ! elle est parfaite, et sa perfection  
N'approche point encore de son affection ;

Et si j'ai des rivaux, sa dédaigneuse vue  
Les désespère autant que son ardeur me tue.

**CLEANDRE.** Vit-on jamais amant de la sorte enflammé,  
Qui se tînt malheureux pour être trop aimé ?

**ALIDOR.** Comptes-tu mon esprit entre les ordinaires ?

Penses-tu qu'il s'arrête aux sentiments vulgaires ?

Les règles que je suis ont un air tout divers ;

Je veux la liberté dans le milieu des fers.

Que mon feu m'obéisse, au lieu de me contraindre ;

(...)

Que je puisse à mon gré l'enflammer et l'éteindre,

Et toujours en état de disposer de moi,

Donner, quand il me plaît, et retirer ma foi.

Pour vivre de la sorte Angélique est trop belle :

Mes pensées ne sauraient m'entretenir que d'elle ;

Je sens de ses regards mes plaisirs se borner ;

Mes pas d'autre côté n'oseraient se tourner,

(...)

**CLEANDRE.** Crains-tu de posséder un objet qui te charme ?

**ALIDOR.** Ne parle point d'un nœud dont le seul nom m'alarme.

J'idolâtre Angélique: elle est belle aujourd'hui,

Mais sa beauté peut-elle autant durer que lui ?

Et pour peu qu'elle dure, aucun me peut-il dire

Si je pourrai l'aimer jusqu'à ce qu'elle expire ?

Du temps, qui change tout, les révolutions

Ne changent-elles pas nos résolutions ?

(...)

Mais puisque son amour me donne tant de peine,

Je la veux offenser pour acquérir sa haine,

Qui prononce l'arrêt de mon bannissement.

Ce remède est cruel, mais pourtant nécessaire :

Puisqu'elle me plaît trop, il me faut lui déplaire.

Tant que j'aurai chez elle encor le moindre accès,

Mes desseins de guérir n'auront point de succès.

(...)

## LES VAGUES, VIRGINIA WOOLF

J'aime et je hais, dit Suzanne. Je ne désire qu'une seule chose. Mes yeux sont durs. Les yeux de Jinny étincellent de mille feux. Les yeux de Rhoda sont pareils à ces pâles fleurs que les papillons de nuit visitent au crépuscule (...) Bien que ma mère ourle encore mes tabliers et tricote pour moi des chaussettes blanches, bien que je sois encore une enfant, j'aime et je hais.

Si je pouvais croire que ma vie se passera en poursuites et changements sans fin, dit Rohda, je serais délivrée de la crainte que rien ne dure. L'instant ne prépare pas à l'instant qui suit. La porte s'ouvre, et le tigre bondit. Vous ne m'avez pas vue entrer, j'ai fait mille détours le long des chaises pour éviter l'horreur d'une brusque secousse, j'ai peur de vous. J'ai peur du choc des sensations qui bondissent vers moi, car je ne puis pas les accueillir comme vous le faites, je ne puis pas fondre le moment présent avec le moment à venir, pour moi, tous les moments sont tragiques, tous sont solidaires : et si je succombe sous le heurt de cet instant, vous vous jetterez sur moi, vous me mettrez en pièce. Je n'ai pas de but. Je ne réussis pas à enfiler les unes aux autres les minutes et les heures, à les dissoudre par un procédé sans fin, jusqu'à ce qu'il forme cette masse une et indivisible que vous appelez la vie.

Je suis tour à tour espiègle, gaie, languissante, mélancolique. J'ondoie, au-dessus de mes profondes racines.

## FAIRY QUEEN, OLIVIER CADIOT

Ne me raconte plus tes petites projections idylliques, je connais l'image du fond, je ne crois plus à tes petites rêveries romantiques, tu as un fond de merde, tu es enivré par ta propre parole, par l'idée même de parler, tu bois tes paroles, tu es une usine à merde, c'est terminé ton petit pays avec tes petits chemins creux, la musette en bandoulière, des bergères à bicyclette, on habite plus des paysages, je sais ce que tu as dans la tête, de toutes petites ridicules images fixes enregistrées dans ta mémoire sélective, cliché de seins vu de profil, elle, sans visage, à quatre pattes, d'ou l'obligation de se tordre le cou, comme pour observer le corsage ouvert de la voisine du dessus entrain de repasser.

## SALLINGER, BERNARD-MARIE KOLTES

LESLIE. Parfois, il me vient l'envie d'aboyer, de sortir mon flingue et de tirer là-dedans, il me vient l'envie bizarre de casser les vitres, de sauter par la fenêtre, et de courir dehors jusqu'à ce qu'il se trouve quelqu'un sur mon chemin (...) quelqu'un à toucher (*il palpe*), à sentir (*il renifle*) ; quelqu'un à qui dire : ne craignez rien, laissez-vous faire ; vous avez en face de vous un être qui veut seulement entendre une autre respiration, écouter un autre cœur qui bat.

## LA CLOCHE DE DETRESSE, SYLVIA PLATH

J'ai horreur de parler à un groupe. Quand je dois parler à un groupe, j'essaie toujours d'isoler une personne et de lui parler à elle, mais pendant que je parle je sens que les autres m'observent et me prennent en traître. J'ai également horreur des gens qui vous demandent pleins d'entrain comment vous vous sentez et qui s'attendent à ce que vous leur répondiez « Très bien » alors qu'ils savent pertinemment que vous êtes à l'agonie.

## L'AMANT, MARGUERITE DURAS

L'histoire de ma vie n'existe pas. Ça n'existe pas. Il n'y a jamais de centre. Pas de chemin, pas de ligne. Il y a de vastes endroits où l'on fait croire qu'il y avait quelqu'un, ce n'est pas vrai, il n'y avait personne.

## L'AMANT, MARGUERITE DURAS

Je sais que ce ne sont pas les vêtements qui font les femmes plus ou moins belles ni les soins de beauté, ni le prix des onguents, ni la rareté, le prix des atours. Je sais que le problème est ailleurs. Je ne sais pas où il est. Je sais seulement qu'il n'est pas là où les femmes croient.

## L'AMANT, MARGUERITE DURAS

Je pourrais me tromper, croire que je suis belle comme les femmes belles, comme les femmes regardées, parce qu'on me regarde vraiment beaucoup. Mais moi je sais que ce n'est pas une question de beauté mais d'autre chose, par exemple, oui, d'autre chose, par exemple d'esprit. Ce que je veux paraître je le parais, belle aussi si c'est ce que l'on veut que je sois, belle, ou jolie, jolie par exemple pour la famille, pour la famille, pas plus, tout ce que l'on veut de moi je peux le devenir. Et le croire. Croire que je suis charmante aussi bien. Dès que je le crois, que cela devienne vrai pour celui qui me voit et qui désire que je sois selon son goût, je le sais aussi. Ainsi, en toute conscience je peux être charmante même si je suis hantée par la mise à mort de mon frère. Pour la mort, une seule complice, ma mère. Je dis le mot charmant comme on le disait autour de moi, autour des enfants.

## DON JUAN, MOLIÈRE, ACTE 5, SCENE 2

**DON JUAN** : Il n'y a plus de honte maintenant à cela ; l'hypocrisie est un vice à la mode, et tous les vices à la mode passent pour vertus. Le personnage d'homme de bien est le meilleur de tous les personnages qu'on puisse jouer. Aujourd'hui, la profession d'hypocrite a de merveilleux avantages. C'est un art de qui l'imposture est toujours respectée ; et, quoiqu'on la découvre, on n'ose rien dire contre elle. Tous les autres vices des hommes sont exposés à la censure, et chacun a la liberté de les attaquer hautement ; mais l'hypocrisie est un vice privilégié qui, de sa main, ferme la bouche à tout le monde, et jouit en repos d'une impunité souveraine. (...) Enfin, c'est là le vrai moyen de faire impunément tout ce que je voudrai. Je m'érigerai en censeur des actions d'autrui, jugerai mal de tout le monde, et n'aurai bonne opinion que de moi. Dès qu'une fois on m'aura choqué tant soit peu, je ne pardonnerai jamais, et garderai tout doucement une haine irréconciliable. Je ferai le vengeur des intérêts du ciel ; et, sous ce prétexte commode, je pousserai mes ennemis, je les accuserai d'impiété, et saurai déchaîner contre eux des zélés indiscrets, qui, crieront en public contre eux, qui les accableront d'injures, et les damneront hautement de leur autorité privée. C'est ainsi qu'il faut profiter des faiblesses des hommes, et qu'un sage esprit s'accommode aux vices de son siècle.

## LA VEILLEE, LARS NOREN

**CHARLOTTE**. Ah !... Ah !... Je déteste mes vêtements !... Je les déteste ! Il y a des jours où je voudrais tout bouleverser en moi... changer d'entrailles... renaître... Non... Non... Elle est trop cruelle... cette inexistence...

**RECUEIL, CHRISTOPHE TARKOS**

je m'agite.  
 je ne veux plus de moi.  
 je veux que cela parte.  
 je veux que si cela ne peut pas partir que je  
 soulève.  
 je n'arrête pas d'avoir mal.  
 le mal est là.  
 je m'agite.  
 je veux que ça cesse.  
 je n'ai pas.  
 je n'ai plus de moyens d'arrêter.  
 je ne vais plus pouvoir arrêter  
 de ce qui s'agite.  
 de ce qui se débat.  
 de ce qui ne veut pas être.  
 de ce qui est devenu insupportable de le  
 porter.  
 de le devoir porter.  
 de le savoir collé à la peau pour toujours  
 si je ne peux pas continuer j'arrête tout.

je ne veux plus que l'on me regarde.

je ne veux plus d'yeux.  
 je ne veux plus porter mon regard sur moi.  
 je ne veux plus de regards.  
 je ne veux plus avoir d'yeux.  
 je ne veux plus voir.  
 je ne veux plus te voir.  
 je veux me voir perdre la vue.  
 dans une seconde ne plus rien voir  
 je m'agite  
 de la décision de ne plus être de la matière  
 que je suis. de la matière dont je suis fait.  
 de cette matière-là.  
 de cette colle-là.  
 de cette glu-là.  
 de cette peau-là.  
 de ce cœur-là.  
 si je ne veux plus être de cette façon-là.  
 je n'ai pas d'autre solution que de repartir.  
 que de rejoindre une autre matière.  
 que de revenir en arrière.  
 que de tout faire cesser.  
 ce qui ne pourrait pas continuer avec cette  
 matière-la

**OPHELIE - ARTHUR RIMBAUD**

I  
 Sur l'onde calme et noire où dorment les étoiles  
 La blanche Ophélie flotte comme un grand lys,  
 Flotte très lentement, couchée en ses longs voiles...  
 - On entend dans les bois lointains des hallalis.

Voici plus de mille ans que la triste Ophélie  
 Passe, fantôme blanc, sur le long fleuve noir.  
 Voici plus de mille ans que sa douce folie  
 Murmure sa romance à la brise du soir.

Le vent baise ses seins et déploie en corolle  
 Ses grands voiles bercés mollement par les eaux ;  
 Les saules frissonnants pleurent sur son épaule,  
 Sur son grand front rêveur s'inclinent les roseaux.

Les nénuphars froissés soupirent autour d'elle ;  
 Elle éveille parfois, dans un aune qui dort,  
 Quelque nid, d'où s'échappe un petit frisson d'aile :  
 - Un chant mystérieux tombe des astres d'or.

II  
 Ô pâle Ophélie ! belle comme la neige !  
 Oui tu mourus, enfant, par un fleuve emporté !

- C'est que les vents tombant des grands monts de  
 Norvège  
 T'avaient parlé tout bas de l'âpre liberté ;

C'est qu'un souffle, tordant ta grande chevelure,  
 A ton esprit rêveur portait d'étranges bruits ;  
 Que ton cœur écoutait le chant de la Nature  
 Dans les plaintes de l'arbre et les soupirs des nuits ;

C'est que la voix des mers folles, immense rôle,  
 Brisait ton sein d'enfant, trop humain et trop doux ;  
 C'est qu'un matin d'avril, un beau cavalier pâle,  
 Un pauvre fou, s'assit muet à tes genoux !

Ciel ! Amour ! Liberté ! Quel rêve, ô pauvre Folle !  
 Tu te fondais à lui comme une neige au feu :  
 Tes grandes visions étrangeaient ta parole  
 - Et l'Infini terrible effara ton œil bleu !

III  
 - Et le Poète dit qu'aux rayons des étoiles  
 Tu viens chercher, la nuit, les fleurs que tu cueillis ;  
 Et qu'il a vu sur l'eau, couchée en ses longs voiles,  
 La blanche Ophélie flotter, comme un grand lys.

**LE GOUFFRE, CHARLES BAUDELAIRE, LES FLEURS DU MAL**

Pascal avait son gouffre, avec lui se mouvant.  
– Hélas ! tout est abîme, – action, désir, rêve,  
Parole ! et sur mon poil qui tout droit se relève  
Maintes fois de la Peur je sens passer le vent.  
En haut, en bas, partout, la profondeur, la grève,  
Le silence, l'espace affreux et captivant...  
Sur le fond de mes nuits Dieu de son doigt savant  
Dessine un cauchemar multiforme et sans trêve.  
J'ai peur du sommeil comme on a peur d'un grand trou,  
Tout plein de vague horreur, menant on ne sait où ;  
Je ne vois qu'infini par toutes les fenêtres,  
Et mon esprit, toujours du vertige hanté,  
Jalouse du néant l'insensibilité.  
Ah ! ne jamais sortir des Nombres et des Êtres !

# MARILOU - 12 TEXTES

## Description

Marilou a les cheveux teints, elle est assez libre sur le plan vestimentaire et dans son comportement. Elle est amie avec Safia, mais son meilleur ami, c'est Victor. Ils sont tout le temps en train de rigoler ensemble et de faire n'importe quoi. Elle est en couple avec Jules Elie depuis quelques mois, pourtant ils n'ont pas trop de points communs mis à part leurs amis. Il semble très amoureux d'elle mais elle n'en est pas sûre, ou alors, c'est trop simple...

Marilou aime dessiner, elle a tout le temps un feutre ou un stylo à la main.

AVEC LES AUTRES	MARILOU
<b>GABRIEL</b>	Elle trouve Gabriel pathétique, il est révolté face aux petits mensonges de chacun, mais lui se ment profondément. Par exemple, il critique Anaïs alors qu'il est, en réalité fou d'elle. Ils se côtoient surtout dans les soirées jeux en réseau qu'organise Jules Elie. Comme elle s'ennuie un peu quand tous jouent, elle s'amuse à provoquer Gabriel.
<b>MATHIS</b>	C'est le seul avec qui elle n'est pas dans la provocation. Il l'intimide peut-être un peu. Elle ne comprend pas ce genre de personne, il n'a pas l'air réel pour elle. Elle n'a pas d'accroche, pas de raison de le provoquer, de l'embêter ou de se moquer.
<b>SOLAL</b>	Elle est très agressive avec lui. Peut-être est-ce un ratage amoureux ? Peut-être qu'ils ont beaucoup de points communs, mais comme des aimants à l'envers, sont en répulsion ? Peut-être que l'évidence pour tous serait qu'ils soient ensemble, mais Marilou ne veut pas d'évidence, pas s'aligner sur ce que tout le monde pense. Et puis, elle le trouve un peu trop « romantique » ou « poète » pour elle, alors qu'elle-même est au summum du romantisme elle-même, tout en se pensant dure.
<b>ANAIS</b>	Anaïs admire un peu Marilou, elle aime bien son style et son insolence ; mais pour Marilou, Anaïs représente la fille parfaite, elle la déteste, c'est son principal sujet de rejet. Peut-être aussi parce qu'Anaïs est appréciée de tous ?
<b>ALMA</b>	Elles sont en réalité plutôt bonnes camarades. Marilou fait des illustrations pour Alma. Marilou la respecte vraiment.
<b>SAFIA</b>	Elles étaient les meilleures amies au collège, mais depuis peu, leur amitié s'étiole. Est-ce que c'est à cause de Jules Elie ? Marilou se méfie un peu de Safia et sent qu'elle voudrait lui prendre Jules Elie. Elle est persuadée que Safia n'a aucune chance. Il y a une sorte de compétition entre elle qui est en train de naître. Elles n'aiment plus vraiment les mêmes choses. Pourtant, leur amitié a été très importante pour elles deux, elles se sont beaucoup aidées.
<b>VICTOR</b>	Comme Victor n'est pas très jeux vidéo, Marilou et lui se retrouvent souvent ensemble pendant que Safia et Jules Elie jouent, cela leur a permis de créer une réelle connivence et une complicité. En réalité, elle est en train de tomber folle amoureuse de Victor, mais il ne semble pas s'en rendre compte. Pour lui, Marilou est sa meilleure amie.
<b>ISHAM</b>	Elle s'amuse à jouer le même jeu de séduction avec lui. Il drague toutes les filles, et bien pourquoi une fille n'en ferait-elle pas autant ? Elle aime le provoquer et de toute évidence, ça marche.
<b>JULES ELIE</b>	Ils sont en couple depuis 2 ou 3 mois. Elle a déjà eu d'autres histoires, mais pour lui, c'est la première fois que ça dure si longtemps. Elle a été impressionnée par ses connaissances dans les jeux vidéo, et elle sortait d'un chagrin de cœur qui l'avait anéantie. Mais elle n'aime pas tant que ça le jeu vidéo...

**AUTEURS** : René de Chateaubriand, William Shakespeare, Marguerite Duras, Louis Aragon, Auguste Strindberg, Paul Eluard, Harold Pinter, Angelica Liddell, Frédéric Sonntag, Richard Brautigan

**MEMOIRES D'OUTRE-TOMBE, RENE DE CHATEAUBRIAND, LIVRE 3ème, CHAPITRE 9****DEUX ANNÉES DE DÉLIRE. - OCCUPATIONS ET CHIMÈRES.**

Ce délire dura deux années entières, pendant lesquelles les facultés de mon âme arrivèrent au plus haut point d'exaltation. Je parlais peu, je ne parlai plus ; j'étudiais encore, je jetai là les livres ; mon goût pour la solitude redoubla. J'avais tous les symptômes d'une passion violente ; mes yeux se creusaient ; je maigrissais ; je ne dormais plus ; j'étais distrait, triste, ardent, farouche. Mes jours s'écoulaient d'une manière sauvage, bizarre, insensée, et pourtant pleine de délices.

**ROMEO ET JULIETTE, WILLIAM SHAKESPEARE, ACTE I, SCENE I**

**BENVOLIO.** Neuf heures viennent de sonner.

**ROMÉO.** Oh ! que les heures tristes semblent longues !

**BENVOLIO.** Quelle est donc la tristesse qui allonge les heures de Roméo ? (...)

**ROMÉO.** La tristesse de ne pas avoir ce qui les abrégerait.

**BENVOLIO.** Tu es amoureux ?

**ROMÉO.** Je suis éperdu...

**BENVOLIO.** D'amour !

**ROMÉO.** Des dédains de celle que j'aime.

**BENVOLIO.** Hélas ! faut-il que l'amour, si doux en apparence, soit si tyrannique et si cruel à l'épreuve ?

**ROMÉO.** Hélas ! faut-il que l'amour, malgré le bandeau qui l'aveugle, trouve toujours, sans y voir, un chemin vers son but ! (...) Amour ! Ô tumultueux amour ! (...) Ô lourde légèreté ! vanité sérieuse ! Informe chaos de ravissantes visions ! Plume de plomb, lumineuse fumée, feu glacé, santé malade ! (...) Tu ris, n'est-ce pas ?

**BENVOLIO.** Non, cousin : je pleurerais plutôt, de voir ta bonne âme si accablée.

**ROMÉO.** (...) L'amour est une fumée de soupirs (...) Qu'est-ce encore ? La folie la plus raisonnable, une suffocante amertume, une vivifiante douceur !... Au revoir, mon cousin.

*Il va pour sortir.*

**BENVOLIO.** (...) Vous me faites injure en me quittant ainsi.

**ROMÉO.** Bah ! je me suis perdu moi-même ; je ne suis plus ici ; ce n'est pas Roméo que tu vois, il est ailleurs.

**LA DANSE DE MORT, AUGUSTE STRINDBERG, ACTE 1**

**ALICE.** Et on voudrait mourir ... ah si l'on pouvait être mort ? Tout est si noir ! Et l'on ne pense qu'à une seule et même chose... un seul et même être... mais quand deux personnes pensent à un seul et même être, la douleur est lourde à porter pour l'une des deux. C'est le mal que personne ne peut guérir ; on ne peut pas manger, on ne peut pas boire, on ne veut que pleurer, et on pleure si amèrement ! de préférence dehors, dans la forêt, afin que personne ne vous voie, car les hommes rient de cette douleur, les méchants hommes... fi donc !

**L'AMANT, MARGUERITE DURAS**

Je lui dis que (...) je suis dans une tristesse que j'attendais et qui ne vient que de moi. Que toujours j'ai été triste. Que je vois cette tristesse aussi sur les photos où je suis toute petite. Qu'aujourd'hui cette tristesse, tout en la reconnaissant comme étant celle que j'ai toujours eue, je pourrais presque lui donner mon nom tellement elle me ressemble.

**IL N' Y A PAS D'AMOUR HEUREUX, LOUIS ARAGON**

Rien n'est jamais acquis à l'homme Ni sa force  
Ni sa faiblesse ni son cœur Et quand il croit  
Ouvrir ses bras son ombre est celle d'une  
croix

Et quand il croit serrer son bonheur il le broie  
Sa vie est un étrange et douloureux divorce  
Il n'y a pas d'amour heureux

Sa vie Elle ressemble à ces soldats sans armes  
Qu'on avait habillés pour un autre destin  
À quoi peut leur servir de se lever matin  
Eux qu'on retrouve au soir désœuvrés  
incertains

Dites ces mots Ma vie Et retenez vos larmes  
Il n'y a pas d'amour heureux

Mon bel amour mon cher amour ma  
déchirure  
Je te porte dans moi comme un oiseau blessé  
Et ceux-là sans savoir nous regardent passer  
Répétant après moi les mots que j'ai tressés

Et qui pour tes grands yeux tout aussitôt  
moururent  
Il n'y a pas d'amour heureux

Le temps d'apprendre à vivre il est déjà trop  
tard  
Que pleurent dans la nuit nos cœurs à  
l'unisson

Ce qu'il faut de malheur pour la moindre  
chanson  
Ce qu'il faut de regrets pour payer un frisson  
Ce qu'il faut de sanglots pour un air de guitare  
Il n'y a pas d'amour heureux.

Il n'y a pas d'amour qui ne soit à douleur  
Il n'y a pas d'amour dont on ne soit meurtri  
Il n'y a pas d'amour dont on ne soit flétri  
Et pas plus que de toi l'amour de la patrie  
Il n'y a pas d'amour qui ne vive de pleurs  
Il n'y a pas d'amour heureux  
Mais c'est notre amour à tous les deux.

**CAPITALE DE LA DOULEUR, PAUL ELUARD**

Les muets sont des menteurs, parle.  
Je suis vraiment en colère de parler seul  
Et ma parole  
Éveille des erreurs  
Mon petit cœur.  
Le désespoir n'a pas d'ailes,  
L'amour non plus,

Pas de visage,  
Ne parlent pas,  
Je ne bouge pas,  
Je ne les regarde pas,  
Je ne leur parle pas  
Mais je suis bien aussi vivant que mon amour et que mon désespoir.

**LIBERTE, PAUL ELUARD, POESIE ET VERITE 1942 (RECUEIL CLANDESTIN) AU RENDEZ-VOUS ALLEMAND**

Sur mes cahiers d'écolier  
 Sur mon pupitre et les arbres  
 Sur le sable sur la neige  
 J'écris ton nom  
 Sur toutes les pages lues  
 Sur toutes les pages blanches  
 Pierre sang papier ou cendre  
 J'écris ton nom  
 Sur les images dorées  
 Sur les armes des guerriers  
 Sur la couronne des rois  
 J'écris ton nom  
 Sur la jungle et le désert  
 Sur les nids sur les genêts  
 Sur l'écho de mon enfance  
 J'écris ton nom  
 Sur les merveilles des nuits  
 Sur le pain blanc des journées  
 Sur les saisons fiancées  
 J'écris ton nom  
 Sur tous mes chiffons d'azur  
 Sur l'étang soleil moisi  
 Sur le lac lune vivante  
 J'écris ton nom  
 Sur les champs sur l'horizon  
 Sur les ailes des oiseaux  
 Et sur le moulin des ombres  
 J'écris ton nom  
 Sur chaque bouffée d'aurore  
 Sur la mer sur les bateaux

Sur la montagne démente  
 J'écris ton nom  
 Sur la mousse des nuages  
 Sur les sueurs de l'orage  
 Sur la pluie épaisse et fade  
 J'écris ton nom  
 Sur les formes scintillantes  
 Sur les cloches des  
 couleurs  
 Sur la vérité physique  
 J'écris ton nom  
 Sur les sentiers éveillés  
 Sur les routes déployées  
 Sur les places qui  
 débordent  
 J'écris ton nom  
 Sur la lampe qui s'allume  
 Sur la lampe qui s'éteint  
 Sur mes maisons réunies  
 J'écris ton nom  
 Sur le fruit coupé en deux  
 Du miroir et de ma  
 chambre  
 Sur mon lit coquille vide  
 J'écris ton nom  
 Sur mon chien gourmand  
 et tendre  
 Sur ses oreilles dressées  
 Sur sa patte maladroite

J'écris ton nom  
 Sur le tremplin de ma porte  
 Sur les objets familiers  
 Sur le flot du feu béni  
 J'écris ton nom  
 Sur toute chair accordée  
 Sur le front de mes amis  
 Sur chaque main qui se tend  
 J'écris ton nom  
 Sur la vitre des surprises  
 Sur les lèvres attentives  
 Bien au-dessus du silence  
 J'écris ton nom  
 Sur mes refuges détruits  
 Sur mes phares écroulés  
 Sur les murs de mon ennui  
 J'écris ton nom  
 Sur l'absence sans désir  
 Sur la solitude nue  
 Sur les marches de la mort  
 J'écris ton nom  
 Sur la santé revenue  
 Sur le risque disparu  
 Sur l'espoir sans souvenir  
 J'écris ton nom  
 Et par le pouvoir d'un mot  
 Je recommence ma vie  
 Je suis né pour te connaître  
 Pour te nommer

**BENJAMIN WALTER, FREDERIC SONNTAG**

Extrait du journal de Benjamin Walter 15 octobre 2009.

« Tout enfant, j'ai senti dans mon cœur deux sentiments contradictoires : l'horreur de la vie et l'extase de la vie. » J'étais la proie de soudaines angoisses qui ne semblaient avoir aucune cause, ne pas chercher - aucun élément déclencheur ne me paraissait être à l'origine et qui laissèrent perplexes bien des adultes qui m'entouraient. Je compris bien plus tard qu'elles n'étaient qu'au seul fait de vivre. La vie, son principe même, le seul fait d'être au monde, comme source d'une profonde douleur. Mais je pouvais tout autant connaître d'inexplicables moments d'euphories, être l'objet de mouvements de joies presque mystiques, qui de la même manière n'eurent pas d'autre d'explication que la vie elle-même, le seul fait d'être en vie

"Tout enfant, j'ai senti dans mon cœur deux sentiments contradictoires : l'horreur de la vie et l'extase de la vie" est une phrase de Charles Baudelaire. C'est dans *Mon cœur mis à nu*. (...) une chose est sûre, c'est que je peux m'approprier cette phrase de Baudelaire, la faire mienne et, avec lui, prononcer ces mêmes mots.

**TRAHISONS, HAROLD PINTER**

**JERRY.** Vous êtes belle. Je suis fou de vous. Ces mots que je vous dis, vous le savez non? Personne au monde ne les a jamais dits. Vous le savez bien, n'est-ce pas? Je suis fou de vous. C'est une tornade. Vous n'êtes jamais allée dans le désert du Sahara? Écoutez-moi. Je vous dis la vérité. Écoutez. Vous me bouleversez. Vous êtes si belle.

Vous êtes adorable. Regardez la façon dont vous me regardez. Je ne peux plus attendre, je suis terrassé, je suis complètement assommé, vous m'éblouissez, vous êtes un diamant, mon diamant, je ne trouverai jamais plus le sommeil, non, écoutez-moi, c'est la vérité, je ne pourrai jamais plus marcher, je suis mutilé pour toujours, je vais me racornir, je vais sombrer dans une paralysie totale, ma vie est entre vos mains... et vous me bannissez dans un enfer catatonique, vous savez ce que c'est l'état de catatonie? vous le savez? vous savez? c'est un état... dont le prince règne sur le néant, un prince de l'absence, le prince de la désolation. Je vous aime.

Tout le monde sait. Tout l'univers sait. Ils savent tous. Et pourtant ils ne sauront jamais, ils ne sauront jamais vraiment, ils sont dans un autre univers. Je vous adore. Je suis fou d'amour pour vous. Je ne peux pas croire que... ce qui est dit en cet instant... ait jamais existé ça n'a jamais existé. Rien n'a jamais existé. Rien. Mais ça, ici c'est la seule chose qui n'ait jamais existé. Vos yeux me tuent. Je suis perdu. Vous êtes... miraculeuse.

**TOUT LE CIEL AU-DESSUS DE LA TERRE, ANGELICA LIDDELL**

**ANGELICA :** Aimer, c'est se sentir abandonné à chaque instant. Le reste, ce n'est pas de l'amour. Il y a des gens qui appellent « amour » tout et n'importe quoi. Le véritable amour est toujours mortel. Il en sera ainsi jusqu'au dernier jour de ma vie. Et jusqu'au dernier jour le souvenir de l'abandon sera toujours aussi brutal. C'est ça, l'amour mortel. Les noms que tu répètes toutes les nuits jusqu'au jour de ta mort. Le souvenir des clavicules pâles et parfaites. C'est cet amour là que je ressens. Un amour maladif, bestial, quand il survient. Je souffre du même syndrome que certains chiens : le syndrome de l'abandon. Dès que j'aime, je me sens abandonnée. Le sentiment d'amour et le sentiment d'abandon commencent en même temps. Qui serait prêt à assumer cette voracité et cette terreur ? (...) Il est facile de m'oublier. Je ne suis pas belle.

**POURQUOI LES POETES INCONNUS RESTENT INCONNUS, RICHARD BRAUTIGAN****COUTEAU**

Bâtis un mur  
autour de ton cœur  
pour que l'amour  
ne puisse jamais  
entrer.

L'amour est plus cruel  
que le couteau  
d'un homme  
qui tranche  
la gorge

**L'ABSINTHE, BARBARA**

Ils buvaient de l'absinthe,  
Comme on boirait de l'eau,  
L'un s' appelait Verlaine,  
L' autre, c' était Rimbaud,  
Pour faire des poèmes,  
On ne boit pas de l' eau,  
Toi, tu n' es pas Verlaine,  
Toi, tu n' es pas Rimbaud,  
Mais quand tu dis "je t' aime",  
Oh mon dieu, que c' est beau,  
Bien plus beau qu' un poème,  
De Verlaine ou de Rimbaud,  
Pourtant que j' aime entendre,  
Encore et puis encore,  
La chanson des amours,  
Quand il pleut sur la ville,  
La chanson des amours,  
Quand il pleut dans mon cœur,  
Et qu' on a l' âme grise,  
Et que les violons pleurent,  
Pourtant, je veux l' entendre,  
Encore et puis encore,  
Tu sais qu' elle m' enivre,  
La chanson de ceux-là,  
Qui s' aiment et qui en meurent,  
Et si j' ai l' âme grise,  
Tu sécheras mes pleurs,  
Car je voudrais connaître,  
Ces alcools dorés, qui leur grisait le cœur,  
Et qui saoulaient leur peine,  
Oh, fais-les-moi connaître,  
Ces alcools d' or, qui nous grisent le cœur,  
Et coulent dans nos veines,

Et verse-m' en à boire,  
Encore et puis encore,  
Voilà que je m' enivre,  
Je suis ton bateau ivre,  
Avec toi, je dérive,  
Et j' aime et j' en meurs,  
Les vapeurs de l' absinthe,  
M' embrument,  
Je vois des fleurs qui grimpent,  
Au velours des rideaux,  
Quelle est donc cette plainte,  
Lourde comme un sanglot,  
Ce sont eux qui reviennent,  
Encore et puis encore,  
Au vent glacé d' hiver,  
Entends-les qui se traînent,  
Les pendus de Verlaine,  
Les noyés de Rimbaud,  
Que la mort a figés,  
Aux eaux noires de la Seine,  
J' ai mal de les entendre,  
Encore et puis encore,  
Oh, que ce bateau ivre,  
Nous mène à la dérive,  
Qu' il sombre au fond des eaux,  
Et qu' avec toi, je meurs,  
On a bu de l' absinthe,  
Comme on boirait de l' eau,  
Et je t' aime, je t' aime,  
Oh mon dieu, que c' est beau,  
Bien plus beau qu' un poème,  
De Verlaine ou de Rimbaud...